



ACTE II, SCÈNE VII.

# MADemoisELLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

De M. Dupenty et Laurencin,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,  
LE 7 OCTOBRE 1838.

S'adresser pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages composant le répertoire du Gymnase-Dramatique  
à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre.



<b>PERSONNAGES.</b>	<b>ACTEURS.</b>
LE COMTE D'AMBOISE . . . . .	M. H. TISSERANT.
FRANCIS . . . . .	M. AMBROISE.
LARSENEUR . . . . .	M. BERNARD-LÉON.
JOANNA . . . . .	M <sup>me</sup> MONVAL.

<b>PERSONNAGES.</b>	<b>ACTEURS.</b>
JULIETTE,	M <sup>lle</sup> NATHALIE.
GERTRUDE,	M <sup>lle</sup> MARIA.
ROSALIE,	M <sup>lle</sup> VALLÉE.
AUGUSTINE,	M <sup>lle</sup> MÉLANIE.
OUVRIERS.	

*La scène se passe à Versailles au premier acte, à Naples au second.*

## ACTE PREMIER.

Une salle du château de Versailles.

### SCÈNE PREMIÈRE.

**GERTRUDE, AUGUSTINE, ROSALIE, OUVRIÈRES.**  
Au lever du rideau, Gertrude est occupée à travailler; les autres entrent précipitamment en regardant autour d'elles. Quelques-unes ont leur ouvrage à la main.

**CHOEUR.**

**AIR :**  
Quel séjour plein d'attraits!  
Toujours merveille nouvelle;  
Partout l'or étincelle  
Dans ce superbe palais.

**GERTRUDE.**

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, pas tant de bruit, vous oubliez que nous ne sommes pas ici dans notre magasin de modes de la rue des Petits-Champs.

**ROSALIE.**

Ah bien ! si parce qu'on est au château de Versailles on ne peut plus bouger, ni rien dire à présent ! d'ailleurs M<sup>lle</sup> Bertin, première marchande de modes de sa majesté, nous a amenées ici.

GERTRUDE.

Pour travailler.

AUGUSTINE.

Il faut bien voir, on n'entre pas tous les jours dans les appartemens de la reine.

GERTRUDE.

Eh bien ! vous avez vu, reprenez votre ouvrage, paresseuses.

ROSALIE.

C'est ça, on nous traite de paresseuses, nous, parce que nous ne faisons rien ; mais on ne parle pas de M<sup>lle</sup> Juliette, qui n'a pas encore paru de la matinée.

AUGUSTINE.

C'est ce que j'ai déjà dit ; mais sais-tu ce que M<sup>lle</sup> Gertrude m'a répondu ? Juliette est la plus habile ouvrière de l'atelier.

GERTRUDE.

Certainement.

AUGUSTINE.

Elle a la confiance de M<sup>lle</sup> Bertin, qui l'aura sans doute envoyée chercher des étoffes.

ROSALIE.

Ah ! on sait bien que mademoiselle ne manquera pas de motifs pour excuser Juliette ; si c'était nous ?

GERTRUDE.

Vous, je ne dis pas ; mais Juliette est une jeune fille sage.

AUGUSTINE.

Et nous donc ?

TOUTES.

Et nous donc ?

ROSALIE, *faisant une allusion au costume sévère de Gertrude.*

Parce qu'on ne s'habille pas en victime cloîtrée et qu'on n'a pas cinquante ans, ça n'empêche pas les sentimens ; et s'il faut aussi faire la sainte Nitouche pour obtenir les bonnes grâces de M<sup>lle</sup> Gertrude, votre servante, nous n'irons pas sur les brisées de Juliette.

GERTRUDE.

Au moins, mesdemoiselles, pourriez-vous vous dispenser de rire au nez de MM. les pages et d'écouter leurs agaceries.

ROSALIE.

Tiens, quel mal y a-t-il à cela ? Rire, ça n'est pas offenser la morale.

AUGUSTINE.

Et d'ailleurs on ne peut pas comme ça oublier ce qu'on est.

AIR : *Oui, je suis blanchisseuse* (Madelon Friquet).

Oui, nous sommes grisettes,  
Peuple folâtre et léger ;  
Ne pas être coquettes,  
Ce serait déroger !

ROSALIE.

A Versailles on nous amène,  
Mais nous n' pouvons à la cour  
Vivre tout une semaine  
Sans un petit mot d'amour.

AUGUSTINE et ROSALIE.

Car nous sommes grisettes,

Peuple folâtre et léger ;  
Ne pas être coquettes,  
Ce serait déroger !

AUGUSTINE.

Je sais bien qu' nous n' méritons guère  
De ces messieurs un doux regard,  
Mais pourtant, s'il s'agit de plaire,  
Nous voulons aussi notre part.

TOUTES

Car nous sommes grisettes,  
Peuple folâtre et léger ;  
Ne pas être coquettes,  
Ce serait déroger.

## SCENE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

ROSALIE, *l'apercevant.*

Ah ! enfin voici Juliette ; tenez, voyez-vous ? elle est parée.

AUGUSTINE.

Quelle tenue, ma chère, pour courir les magasins, acheter des étoffes !

Elle rit.

ROSALIE.

Où sont-elles donc, les étoffes ?

JULIETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire. (*Bas à Gertrude.*) Et M<sup>lle</sup> Bertin, est-elle toujours chez sa majesté avec M<sup>me</sup> Campan et M. Léonard, son nouveau coiffeur ?

GERTRUDE.

Oui.

JULIETTE.

Elle ne s'est pas aperçue de mon absence ? (*Signe négatif de Gertrude.*) D'ailleurs je lui dirai tout ; elle est si bonnel elle m'aime tant ! (*Regardant l'ouvrage d'Augustine et allant aux autres.*) Ah ! grand Dieu ! comment ! vous n'êtes pas plus avancées que cela, mesdemoiselles ?

ROSALIE, *avec intention.*

Dam ! nous t'attendions, avec les étoffes.

JULIETTE.

Il ne s'agit pas de moi. S'il est possible ! M<sup>lle</sup> Bertin, qui a promis à sa majesté que tout serait terminé avant cinq heures.

Elles se mettent toutes au travail.

ROSALIE. .

Eh bien ! on se dépêchera ; d'ailleurs si M<sup>lle</sup> Bertin se fâche, on n'est pas embarrassée, quand on possède son état comme nous, sur le bout du doigt.

AUGUSTINE.

Le fait est que Rosalie est la première aiguille de France.

ROSALIE.

Je m'en pique.

AUGUSTINE.

Et avec ça, de la tournure, un fond de vertu, j'ose dire solide, nous ne manquerons pas d'amoureux.

De maris.

ROSALIE.

AUGUSTINE.

Oui, de maris ; c'est ce que je voulais dire ; de maris, jeunes, beaux, riches.

JULIETTE, *riant*.

Et nobles, des ducs, des princes, n'est-ce pas ?

AUGUSTINE, *piquée*.

Pourquoi donc pas, mademoiselle ? chacune son goût. (*Avec intention en la regardant.*) Tant qu'à choisir, moi, j'aimerais autant prendre un duc qu'un valet de chambre.

JULIETTE.

Vous me dites ça à cause de Francis, mon cousin et mon futur ? Et bien ! oui, je le préfère à tous vos seigneurs bien dorés, masqués et fardés. On n'est jamais sûre de ce qu'on épouse avec ces Adonis-là ; c'est comme toutes leurs belles dames, ces femmes superbes que nous habillons et dont les divins attraits, comme disent leurs amans, sortis des mains de la nature... Ah ! ah ! les voilà les mains de la nature. (*Elles rient toutes.*) Non, non, parlez-moi d'un gros garçon comme mon cousin Francis.

ROSALIE, *avec ironie*.

En un mot, foin des seigneurs.

AUGUSTINE.

Et vivent les valets de chambres.

Elles rient toutes.

SCENE III.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS.

Bien dit ! vivent les valets de chambre ! (*Il embrasse Juliette.*) Bonjour, cousine. (*Aux ouvrières qui continuent de rire sous cape.*) Eh bien ? qu'est-ce qu'il y a donc ?

JULIETTE.

Ces demoiselles font les précieuses, les duchesses ! Elles prétendent que je déroge en épousant...

FRANCIS.

Un valet de chambre ? Par exemple ! on vous en donnera, grisettes, des maris de ma qualité et de mon rang ; un premier valet de chambre.

ROSALIE.

C'est du distingué.

FRANCIS.

Un premier valet de chambre, remplissant à l'occasion les fonctions de secrétaire. Oui, mesdemoiselles, de secrétaire de monseigneur le comte d'Amboise. Croyez-vous maintenant qu'un homme de ma sorte ne vaille pas toutes les grisettes de Paris ou de Versailles, sans en excepter celles dont je vois en ce moment les jolis doigts occupés à confectionner la toilette d'un mannequin ?

ROSALIE.

Un mannequin ! l'impertinent ! sachez que M<sup>lle</sup> Bertin a été mandée par sa majesté...

FRANCIS.

Pour habiller mademoiselle.

ROSALIE.

Mademoiselle !

FRANCIS.

Eh bien ! ignorez-vous donc qu'on appelle ainsi ce fameux mannequin, ce prodige ?

AUGUSTINE.

Ah ! oui, oui, j'en ai entendu parler, celui que sa majesté fit confectionner quelque temps après l'entrée de M<sup>lle</sup> Louise aux Carmélites.

FRANCIS.

Précisément.

AUGUSTINE.

Afin d'habituer ses enfans à l'accoutrement lugubre de leur tante, que la cour allait visiter à son couvent.

FRANCIS.

Voilà... et aujourd'hui Mademoiselle va changer ses sinistres habits contre les magnifiques ajustemens que vous lui préparez.

AUGUSTINE.

Par exemple, c'est indigne ; nous faire travailler pour une poupée stupide.

FRANCIS.

Poupée stupide ! *Mademoiselle !* ce chef-d'œuvre de Vaucanson... la plus charmante créature.

ROSALIE.

En carton.

FRANCIS.

*Air de la Robe et les bottes.*

Elle salue et fait la révérence,  
Donne la main, s'assied selon vos vœux,  
Lève le bras avec obéissance,  
Selon votre ordre, ouvre ou baisse les yeux,  
Même elle marche, ô pouvoir du génie !  
Sans que jamais elle fasse un faux pas ;  
Bref... ce serait une femme accomplie ;  
Mais par malheur elle ne parle pas.

AUGUSTINE.

Oh ! comme c'est méchant !

ROSALIE.

N'importe, ça n'est pas moins humiliant, et lorsqu'on apprendra...

FRANCIS.

Mais au contraire, grâce à *Mademoiselle*, vos talens vont faire l'admiration de l'étranger. Sa majesté ne fait vêtir *Mademoiselle* si magnifiquement que pour l'envoyer à...

LES OUVRIÈRES.

Où ceà ? où ceà ?

FRANCIS.

Je l'ignore, c'est un secret d'état : à Vienne, à Londres peut-être, ou ailleurs ; mais je viens de voir l'ouvrier qui termine la chaise dans laquelle voyagera *Mademoiselle* : on lui a recommandé de la faire très-solide, et...

JULIETTE, *qui regardait à droite*.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, M. Léonard et

Mlle Bertin sortent des appartemens de la reine!  
Venez vite.

Elles prennent leur ouvrage et s'appréhendent à sortir.

Air de M. Hormille (César ou le Chien du château).

Entendez-vous? sans tarder d'un instant,  
Pour travailler toutes l'on nous appelle;  
Vite, courons vêtir Mademoiselle!  
Hâtez-vous donc, là-bas on vous attend.

A Francis.

Toi, reste ici... je reviendrai bientôt.

FRANCIS, lui montrant les grisettes.

Songez surtout qu'il faut encor te laire.

JULIETTE.

Encor? pourquoi?

FRANCIS.

Tu le sauras tantôt.

Va vite, et reviens, ma chère.

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons, partons sans tarder d'un instant,  
Pour travailler toutes l'on nous appelle;  
Vite, courons vêtir Mademoiselle!  
Dépêchons-nous, là-bas on nous attend.

Elles sortent toutes par la droite.

#### SCÈNE IV.

FRANCIS, LARSENEUR.

LARSENEUR.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce qu'il y a? (Regardant en dehors.) Prenez donc garde à ce que vous faites, imbécile! vous ne pouvez pas prendre sur votre droite?... il y a des gens qui sont d'un gauche...

Il met ses lunettes et regarde de tous côtés dans la galerie.

FRANCIS.

Ce brave Larsonneur... il n'y voit goutte, se jette sur tous ceux qu'il rencontre, et leur cherche querelle.

LARSENEUR.

Ah!... comment... non... mes lunettes ne m'induisent pas... c'est cet infâme Léonard... ah! drôle... ah! parpaillot!

FRANCIS.

Eh! mon Dieu, oui, mon pauvre Larsonneur... c'est votre trop heureux rival.

LARSENEUR.

Lui!... ah! si je l'avais reconnu plus tôt... mais quand je n'ai pas mes lunettes, je ne distinguerais pas un bœuf d'un canard... patu... (Retournant crier au fond.) Ah! drôle... ah! bêtire.

FRANCIS.

Allons, calmez-vous, songez un peu où vous êtes... dans le palais...

LARSENEUR, avec empitement.

Que je me calme! que je... (Reconnaissant Francis, d'un ton affectueux et très-doux, en lui présentant la main.) Ah! c'est vous, mon cher Francis? comment vous portez-vous?... Moi aussi... pas mal, très-bien, je vous remercie. ( Reprenant avec vé-

hémence.) Que je me calme!... lorsque cet intrigant, après m'avoir enlevé mes meilleures pratiques, volé mes plus nobles têtes, arraché mes plus beaux cheveux, ose encore se ruer sur moi, à la manière d'un cheval insensé... je me calmerais! Allons donc... mais, monsieur, si je le laissais faire... il me foulerait aux pieds, monsieur... il me mettrait plus bas que les pavés, monsieur...

FRANCIS.

Non... eh! non... il ue l'a pas fait exprès; calmez-vous donc... et laissez-moi arranger votre perruque, qui a perdu l'équilibre dans la secousse.

Il le fait asseoir et lui arrange sa perruque.

LARSENEUR.

Vraiment? (Se levant.) Eh bien! il ne manquerait plus que ça... être décoiffé par un Léonard... (riant d'indignation; ah! ah! (Tirant un peigne de sa poche.) Tenez, mon bon Francis, mon élève; (levant la tête) car c'est moi qui vous ai enseigné...

FRANCIS.

Oui, oui... mais restez donc tranquille.

LARSENEUR.

Oui... tâchez de réparer les torts de ce paltoquet... je dépose ma tête entre vos mains... faites bien attention, mon ami, Léonard ne m'a laissé que celle-là... c'est la seule qui me reste; aussi, qu'il y touche. (Essayant de se lever.) Ah! je...

FRANCIS, le forçant à se rasseoir.

Allons donc.

LARSENEUR.

C'est qu'il pourrait bien y avoir eu préméditation et guet-apens... le fourbe, le misérable aura peut-être appris que je venais ici dans le dessein de tenter un coup désespéré pour reconquérir l'auguste chevelure qu'il me traîtreusement subtilisée.

FRANCIS.

Vous ferez bien.

LARSENEUR.

N'est-ce pas? Je me suis dit: S'il est vrai que la faveur des princes ne tient souvent qu'à... fort peu de chose... je réussirai peut-être à supplanter mon rival.

FRANCIS.

Ce qui le défriserait un peu à son tour.

LARSENEUR.

Voilà... et j'ai résolu de l'attaquer, de le battre.

FRANCIS.

Bah! un duel, un coup d'épée?

LARSENEUR.

Non, non, je le combattrai avec ses propres armes.

FRANCIS.

J'entends; entre gens du métier... un coup de peigne.

LARSENEUR.

Un simple coup de peigne... oui... (Mystérieusement.) J'ai fait une coiffure dans son genre, si cela peut s'appeler un genre, un vrai chef-d'œuvre, mon ami... un miracle de grâce et d'élégance.

FRANCIS, cessant de le coiffer.

Voilà ce que c'est.

Merci.

LARsONEUR.

FRANCIS.

Et le chef-d'œuvre ?

LARsONEUR, montrant un carton.

Il est là-dedans... mais je voulais d'abord parler à M<sup>me</sup> Campan... et puis j'ai fait rédiger, en passant, une humble requête. (*Lui donnant la pétition.*) Tenez, vous qui avez de l'esprit, lisez-moi cela... car je n'ai pas eu le temps.

FRANCIS.

Volontiers. (*Lisant.*) « Grande reine, permettez au soussigné Jean-Crépin Larsonneur d'élever vers sa souveraine le cri de l'infortune et du génie méconnu ! »

LARsONEUR.

Bravo, très-bien.

FRANCIS, continuant.

« Soyez sensible à l'humiliation de votre ancien coiffeur, qui, depuis qu'il a perdu la tête dont il était si fier, n'a plus la sienne à lui... »

LARsONEUR.

Bravo, très-bien.

FRANCIS, riant et continuant.

« Et qui sollicite la grâce de vous offrir, ô grande reine ! ses larmes, ses respects et un nouvel échantillon de ses travaux, en déposant à vos augustes pieds la perruque ci-jointe, avec laquelle il se dit profondément... »

LARsONEUR.

Et cætera, et cætera, très-bien.

FRANCIS.

Très-bien, c'est-à-dire que cela n'a pas le sens commun.

LARsONEUR.

Vous croyez ?

FRANCIS.

On se moquerait de vous, mon pauvre ami.

LARsONEUR.

C'est ce que je disais !... vous verrez que le maudit écrivain aura été gagné par Léonard. (*Avec colère.*) Si je le savais !...

FRANCIS.

Allons... nous en ferons une autre. (*Regardant à gauche.*) Tenez... voici précisément tout ce qu'il me faut... venez.

LARsONEUR, ouvrant le carton.

Ah ! mon Dieu... voyez... ce misérable Léonard... la guirlande est défaite... ah ! mon Dieu... mais ça n'est plus présentable, j'en aurai pour une heure.

FRANCIS.

On vient. (*Il va regarder ; à lui-même.*) C'est Juliette... (*A Larsonneur.*) Entrez là, vous y serez plus commodément.

LARsONEUR.

Vous avez raison... mais ma pétition.

FRANCIS.

Je vous rejoins dans deux minutes.

Il le pousse dans l'appartement à gauche.

SCENE V.

FRANCIS, JULIETTE.

FRANCIS.

Te voilà donc ! ma chère Juliette, ma femme, ma petite femme... car nous sommes mariés.

JULIETTE.

C'est vrai...

ENSEMBLE.

Air : Introduction du Postillon de Loijumcau.

JULIETTE.

Mon petit mari,  
Tu seras chéri  
Ah ! que c'est gentil  
D'avoir un mari !  
Que c'est gentil (*ter.*)

FRANCIS.

Je suis ton mari ;  
Serai-je chéri ?  
Ah ! que c'est gentil  
D'être ton mari !  
Que c'est gentil !

FRANCIS.

Mais, vois-tu, ma chère,  
Je serai jaloux,

*Mouvement de Juliette.*

Jaloux de te plaire,  
Quoique ton époux.

ENSEMBLE.

Ah ! mon cher mari, etc.  
Je suis ton mari, etc.

JULIETTE.

Femm' soumise et bonne,  
Moi, j'obeirai,  
Pourvu qu'on m'ordonne  
Ce que je voudrai.

ENSEMBLE.

Oui, mon cher mari, etc.

Je suis ton mari, etc.

JULIETTE.

Maintenant, monsieur, grondez-moi si vous voulez ; mais j'ai tout dit à mademoiselle Bertin.

FRANCIS.

Imprudente !

JULIETTE.

Elle ne voulait pas me croire d'abord. Est-il possible ! mariée ! toi, Juliette ! tu t'es mariée ce matin même avec ton cousin Francis ! et sans me prévenir... Je lui ai répondu que vous me l'aviez défendu... et dam, alors, c'a été des questions... Mais d'où vient ? mais pourquoi !... Enfin, monsieur, elle veut le savoir et ne gardera notre secret que lorsque vous nous aurez appris les motifs de ce mystère... ainsi donc parlez.

FRANCIS.

Juliette... si c'est ainsi que vous tenez le serment d'obéissance...

JULIETTE.

Bath ! bath !... ce sont des mots, ça... des formalités... il ne s'agit plus de cela, monsieur... je suis votre femme, et je veux...

FRANCIS, *stupéfait.*

Comment, déjà! quand tout-à-l'heure vous me juriez... mais c'est un abus de confiance... oui, c'est abuser...

JULIETTE, *frappant du pied.*

De ma patience... allons, monsieur...

FRANCIS.

Eh bien! les motifs... puisque tu tiens tant à les connaître...

JULIETTE.

Certainement.

FRANCIS.

Il n'y en a pas... il s'agit seulement d'éviter... parce que si mon maître savait... il faudrait te présenter... et j'aime autant qu'il ne te voie pas.

JULIETTE.

Parce que ?

FRANCIS.

J'ai mes raisons.

JULIETTE.

Je les devine... ah! ah! si le jaloux!

FRANCIS.

Jaloux!... eh bien, oui, jaloux... c'est vrai... jaloux comme un tigre... ça ne dépend pas de moi, c'est dans le sang... et la seule idée que monseigneur...

JULIETTE.

Encore?

FRANCIS.

Ah! dam... il est si dangereux!

JULIETTE.

Que m'importe? et que pouvez-vous craindre?... puisque je vous aime... et c'est bien naturel... après tout ce que vous avez fait pour moi... Que serais-je devenue sans vous? Restée seule, pauvre, orpheline... c'est à vous que je dois tout... c'est par vous que j'ai été placée chez M<sup>lle</sup> Bertin, qui m'a prise en affection... Ah! vous pouvez être bien tranquille.

FRANCIS.

Certainement que je peux l'être, tranquille... mais je ne le suis pas. Si tu connaissais monseigneur...

LARSENEUR, *en dehors.*

Francis, mon ami Francis!

FRANCIS.

On y va... on y va... Ne pas avoir un instant pour parler à sa femme le premier jour... surtout lorsqu'il est possible que je sois forcé de partir avant un mois peut-être!

Il va pour embrasser sa femme.

LARSENEUR, *en dehors.*

Francis!

FRANCIS.

Que le diable l'emporte celui-là!... (*Haut.*) Je suis à vous. (*A Juliette.*) Il faut que je te quitte... mais ce soir, après ton ouvrage...

JULIETTE.

Oui, oui...

FRANCIS.

C'est convenu...

Air final du premier acte de Clu!

ENSEMBLE.

Au revoir,  
A ce soir,

Doux espoir

Je serai près de toi.

Ah! compte sur ma foi;

Oui, tous deux sans bruit,

Lorsque viendra la nuit,

Loin des regards jaloux,

Soyons au rendez-vous.

FRANCIS.

Surtout rappelle-toi, ma chère,

Qu'il faut agir avec mystère.

En secret ce soir chez ma mère.

JULIETTE.

J'y serai!

FRANCIS.

Bien sûr?

JULIETTE.

Avant vous!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

*Francis sort.*

## SCENE VI.

JULIETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant par le fond.*

Allons, j'attendrai, puisque la reine ne peut pas me recevoir en ce moment... sa majesté termine, m'a-t-on dit, les instructions écrites qu'elle me remettra avant mon départ pour mon ambassade.

JULIETTE, *à part.*

Quel est donc ce jeune seigneur?

LE COMTE, *s'asseyant.*

Attendons... et tâchons de me donner cet air de gravité qui convient à un diplomate. (*Apercevant Juliette et changeant subitement de ton.*) Ah! la charmante petite fille! (*Il s'approche d'elle.*) Voilà bien les plus jolis yeux... le minois le plus piquant.

JULIETTE, *à part.*

Comme il a l'air mauvais sujet!...

LE COMTE.

Dites-moi, ma belle enfant, pourrais-je parler à M<sup>lle</sup> Bertin?

JULIETTE.

M<sup>lle</sup> Bertin est chez sa majesté, mais si monsieur veut l'attendre...

LE COMTE.

Comment donc! volontiers. (*Lui prenant la main.*) Et puisse-t-elle me faire attendre longtemps!

JULIETTE, *à part.*

Je disais bien qu'il était mauvais sujet. (*Haut.*) Monsieur, permettez...

LE COMTE.

Eh! vrai Dieu, je crois qu'elle tremble et rougit? (*Riant.*) Ah! ah! par exemple, jolie, modeste et timide; d'honneur, voilà qui est extraordinaire!

Il veut lui prendre la taille.

JULIETTE, *le repoussant doucement.*

Si monsieur le désire, j'irai prévenir M<sup>lle</sup> Bertin?

LE COMTE, *la retenant.*

Eh quoi! déjà me quitter! non pas, vraiment;

dites-moi plutôt quel est l'heureux possesseur de tant de grâces et d'attraits.

JULIETTE.

Monsieur se moque.

LE COMTE.

Que je meure si je ne suis sincère ! et si je ne les adore déjà, que je m'appelle plus le comte d'Amboise !

JULIETTE, *frappée.*

Le comte d'Amboise !

LE COMTE.

Sans doute ; et d'où vient donc votre étonnement ?

JULIETTE.

Oh ! de... de rien, monseigneur. (*A part.*) Le maître de Francis ! Francis a raison, c'est qu'il n'est pas mal du tout.

LE COMTE, *lui prenant la taille.*

Eh bien ! répondez donc.

JULIETTE, *cherchant à se dégager.*

Ah ! mon Dieu ! si Francis arrivait...

Elle se dégage vivement.

LE COMTE.

Peste ! quelle vivacité ! Eh bien ! voyons, parlons sérieusement, ma belle petite ; car vous m'intéressez à un point... non, vrai, je voudrais vous prouver...

JULIETTE.

Monseigneur est bien bon.

LE COMTE.

Écoutez, je lis dans ces yeux intelligens, sur cette physionomie spirituelle, que cette position subalterne ne vous convient pas. Que diriez-vous si je vous offrais de faire votre fortune ?

JULIETTE.

Je n'y tiens pas.

LE COMTE, *la retenant.*

Écoutez donc ! je veux dire si je vous mettais à même de la faire par votre travail ; si, au lieu de végéter au fond d'un magasin, pour exécuter servilement les inspirations d'une autre, vous dictiez à votre tour les lois de la mode à toute une ville, à la capitale d'un beau royaume ?

JULIETTE.

Que dites-vous ? (*A part.*) Voyez pourtant quelle belle occasion !

LE COMTE.

Écoutez : je vais partir pour Naples, chargé d'une mission très-grave, qui se rattache à des considérations politiques qui ne vous sont pas étrangères.

JULIETTE.

À moi ?

LE COMTE.

À vous-même ; et je vous emmène.

JULIETTE.

Comment ?

LE COMTE.

C'est-à-dire, si vous y consentez, je vous offre une place dans ma voiture.

Mouvement de Juliette.

AIR : *Où, je vous le dis tout bas* (A Trente ans ou Une Femme raisonnable).

Où, je vous le dis tout bas,

Ne vous offensez pas

De mes folles

Paroles.

Où, je vous le dis tout bas,

Je vous le dis tout bas,

On ne le saura pas.

De la mode et du caprice

Là-has le trône est à vous ;

Tout Naples avec délice

Est bientôt à vos genoux.

On vous aime on vous admire.

JULIETTE.

Et pour cela ?

LE COMTE.

Presque rien...

Il vous suffira de dire :

« Monseigneur, je le veux bien. »

*Mouvement de Juliette.*

Mais je vous le dis tout bas, etc., etc.

JULIETTE.

*Même air.*

Quoi, pour de si belles choses,

Pour me placer aussi haut,

Pour ces jours semés de roses,

Il suffit de dire un mot !

Eh bien ! ce mot que m'inspire

Un avenir plein d'appas,

Ici, je vais vous le dire :

Monseigneur,

*Changeant de ton et faisant une profonde révérence.*

Je ne veux pas.

*Mouvement prononcé de dépit du Comte.*

JULIETTE, *avec une feinte humilité.*

Mais je vous le dis tout bas,

Ne vous offensez pas

De mes folles

Paroles.

Où, je vous le dis tout bas,

Je vous le dis tout bas,

On ne le saura pas.

LE COMTE.

Comment, là, sérieusement, charmante... je ne sais pas encore votre nom ; mais enfin, c'est égal, sérieusement, vous me refusez ?

JULIETTE.

Où, monseigneur. (*A part.*) Et pourtant moi, qui aime tant à rouler en carrosse ! et puis, aller à Naples, faire fortune ; sans vanité, j'ai assez de talent pour ça.

LE COMTE, *lui prenant la main, qu'il cherche à baiser.*

Eh bien !

On entend la voix de Francis.

JULIETTE, *à part.*

Ciel ! Francis ! Ah ! mon Dieu ! s'il me voyait...

Elle se dégage et s'enfuit par la droite.

FRANCIS, *en dehors.*

Mais venez donc !

LE COMTE, *remontant à gauche.*

Cette voix, je ne me trompe pas... (*Il regarde autour de lui.*) Eh bien ! partie ! Peste soit du maraud qui l'aura effrayée ! Ah ça ! mais que

vient-il faire ici ? (*Il se met à l'écart.*) Est-ce que le drôle aurait des intelligences ?

SCENE VII.

LE COMTE, FRANCIS, LARSONEUR.

FRANCIS, *sans voir le comte.*

Portez cela à M<sup>lle</sup> Bertin, vous dis-je, et puis qu'elle s'intéresse à vous, je répons du succès. Il va à la table et fait quelques corrections à la requête.

LARSONEUR.

A la bonne heure; car sans cela mon parti est pris, voyez-vous, je m'expatrie; j'irai porter ailleurs mes talens et mon génie.

AIR : *L'esprit est inutile* (Jeannot et Colin).

La grandesse d'Espagne,  
Les marchands hollandais,  
Les savans d'Allemagne,  
Les avocats anglais,  
Tous offriront leurs nuques  
A mes eiseaux proscrits :  
Les têtes à perruques  
Sont de tous les pays.

D'avance, dans les villes,  
J'ai des chiens dans ceux  
Qui veulnt aux imbecités  
J'ier de la poudre aux yeux.  
A Rome, à Naples, à Lueques,  
C'est tout comme à Paris :  
Les têtes à perruques,  
Sont de tous les pays.

*Francis lui remet la pétition.*

Oui, plutôt que d'être humilié par un Léonard, je reprendrai ma savonnette, mes rasoirs, et j'irai, j'irai raser les fiers musulmans, ces êtres bizarres qui ont contracté l'habitude de se faire la barbe sur la tête. Je me sens capable de tout; on ne sait pas encore ce que c'est qu'un coiffeur irrité, on le saura, (*avec énergie*) on le saura !

Il entre à droite.

SCENE VIII.

FRANCIS, LE COMTE.

FRANCIS.

Ce pauvre Larsoneur, il n'y est plus du tout ! Ah ça ! Juliette, ne revient pas !

Il remonte la scène et se trouve face à face avec le Comte.

LE COMTE.

Ah ! Juliette ne revient pas ! (*Francis reste interdit; le comte se croise les bras.*) Enfin, je vous retrouve, monsieur le drôle; c'est donc ainsi que vous faites votre devoir ?

FRANCIS.

Monsieur le comte sait...

LE COMTE.

Je sais... je sais que depuis quelque temps vous êtes d'une négligence, d'une étourderie... je me doutais que quelque intrigue vous troublait la cervelle. Savez-vous bien, monsieur, que, tandis que vous vous oubliez ainsi, j'allais partir sans vous ?

FRANCIS.

Pour Paris ?

LE COMTE.

Pour l'Italie, pour Naples, monsieur.

FRANCIS, *attré.*

Pour l'... pour Na... (*A part.*) O ciel ! et Juliette ! quitter ainsi ma femme ! Pauvre fille !

LE COMTE.

Qu'as-tu donc ?

FRANCIS.

Rien, monseigneur; mais l'étonnement, la surprise, la...

LE COMTE.

La contrariété ! je conçois; ce départ dérange vos projets de séduction; quelque pauvre fille à perdre, n'est-ce pas ? Mauvais sujet, libertin ! Mais j'en avertirai M<sup>lle</sup> Bertin, car je ne doute pas que cette Juliette ne soit une de ses jeunes ouvrières. (*Il montre l'appartement où elles sont.*) Hein ? vous ne répondez pas, j'en étais sûr; vous vous serez introduit chez M<sup>lle</sup> Bertin; c'est là que vous passez votre temps. Fi, monsieur ! et vous ne rougissez pas d'une conduite qui... (*Se rapprochant de Francis, regardant autour de lui et baissant la voix.*) Hum ! Francis, dis-moi, puisque tu as tes entrées dans l'atelier...

FRANCIS.

Moi, c'est-à-dire, du tout.

LE COMTE, *sévèrement.*

Espérez-vous encore m'abuser, monsieur ? (*D'un ton familier.*) Dis donc, tu as dû remarquer parmi les ouvrières une fort jolie fille ?

FRANCIS.

Jolie ? non, non, monseigneur; il n'y en a pas une seule.

LE COMTE.

Prends garde, elles pourraient t'entendre ! Voyons, cherche, rappelle-toi bien; une brune ?

FRANCIS, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! (*Haut.*) Une brune jolie ? non; si c'était une blonde, il y en a trois ou quatre charmantes.

LE COMTE.

Je te dis une brune que j'ai vue ici.

FRANCIS.

Ah ! j'y suis ! Pélagie, une grande élancée, des formes délicates; je reconnais là le goût qui distingue monseigneur.

LE COMTE.

Ce n'est pas cela.

FRANCIS.

C'est Augustine alors; très-bien aussi; elle a même quelque chose de plus remarquable.

LE COMTE, *qui est remonté du côté de l'appartement où les jeunes filles travaillent, fait signe à Francis.*

Francis, viens ça; tiens, regarde, la seconde à gauche.

FRANCIS, *à part.*

Miséricorde ! c'est ma femme ?

LE COMTE.

Hein ! comment dis-tu ?



\* FRANCIS.

Je dis qu'en effet, d'ici, dans la perspective, elle paraît drôlette, gentille; mais de près...

LE COMTE.

De près, c'est une délicieuse créature, une taille, une fraîcheur, une voix...

FRANCIS, à part.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Des yeux!

FRANCIS, à part.

Je n'y vois plus.

LE COMTE.

Et une main... une petite main si douce!

FRANCIS.

Ah! vous... vous croyez?

LE COMTE.

J'en suis sûr! je l'ai tenue dans la miennel!

FRANCIS, à part.

Ah! Juliette!...

LE COMTE.

Et puis une vivacité, un certain air de coquetterie qui promet...

FRANCIS.

Oui, oui; (à lui-même) voilà bien ce qui m'épouvante.

LE COMTE.

Écoute; je vais partir, chargé d'une mission auprès de la cour de Naples.

FRANCIS, distrait et regardant l'appartement.

Comment! ce que l'on dit d'une brouille entre sa majesté le roi de France et la reine de Naples...

LE COMTE.

Cela est réel ou à peu près; tous les efforts de l'ambassadeur pour éviter une rupture ont été inutiles.

FRANCIS, même jeu.

Et le ministre a pensé que l'éloquence si persuasive, la haute capacité de monseigneur...

LE COMTE.

Du tout, le ministre n'y est pour rien; mais la reine a conçu un projet, trouvé un moyen, (riant et s'asseyant) une idée, idée de femme s'il en fut; mais qui doit réussir, au lieu de recourir aux détours, aux paroles évasives, aux faux-fuyans.

FRANCIS.

Aux armes ordinaires de la diplomatie, enfin.

LE COMTE, sévèrement.

Hein? qu'est-ce que...? Sa majesté a résolu d'attaquer sa sœur de Naples par la coquetterie.

FRANCIS.

C'est juste: le côté faible des femmes, et Dieu sait que les reines...

Il va regarder à droite.

LE COMTE.

La reine Caroline raffole des modes françaises; c'est une passion, un délire; il lui en faut à tout prix: or, depuis le refroidissement survenu entre les deux couronnes, M<sup>lle</sup> Bertin a suspendu ses envois à Naples.

Il regarde autour de lui et ne voit plus Francis.

FRANCIS, accourant.

Voyez pourtant où le patriotisme va se...

LE COMTE, se levant.

Tu conçois la colère de la reine Caroline. Eh

bien! cette porte fermée si obstinément à l'ambassadeur, *Mademoiselle*, magnifiquement parée, *Mademoiselle* avec sa toilette d'un goût si exquis, ses riches et merveilleux atours, *Mademoiselle* me l'ouvrira. Le fier courroux de Caroline s'échira devant cet inestimable et royal présent.

FRANCIS.

O puissance de la toilette!

LE COMTE.

Mais je te le répète, pour assurer le succès de ma mission, il faut que je sois à Naples avant huit jours; l'archiduc Joseph doit y être à cette époque. Il y aura des fêtes, des bals.

FRANCIS.

Et c'est alors que le mannequin diplomate...

LE COMTE, le regardant sévèrement.

Hein?

FRANCIS.

Ah! ah! monseigneur, je parle de... de l'autre, (vivement) de *Mademoiselle*, qui arrivera fort à propos.

LE COMTE.

Or, comme le temps presse et qu'il me serait impossible en ce moment... j'ai compté sur toi, qui es un garçon aussi alerte que rusé, adroit.

FRANCIS.

Monsieur le comte désire...

LE COMTE.

Que tu m'enlèves cette jeune fille, tu sais, la seconde....

FRANCIS.

A gauche?

LE COMTE.

C'est cela.

FRANCIS.

Impossible, monseigneur. (Du ton d'un homme profondément indigné.) Qui? moi! enlever une jeune fille modeste, sage, vertueuse, innocente.

LE COMTE.

Allons donc! qu'en sais-tu?

FRANCIS, étourdi.

Comment, ce que j'en...?

LE COMTE.

Eh! oui... la connais-tu?

FRANCIS, vivement.

Non, non; mais c'est égal, je suis certain...

LE COMTE.

Imbécile! (*Mouvement de Francis.*) Allons, cinquante louis pour toi, Francis.

FRANCIS.

Jamais; d'ailleurs ma délicatesse, ma conscience...

LE COMTE.

Cent louis.

FRANCIS.

Cent. (*A part.*) Ah! mon Dieu, pourquoi n'est-ce pas Rosalie? (*Haut.*) Vrai, monseigneur, vous ne sauriez croire à quel point je suis contrarié... (*A part.*) Cent louis! (*Haut.*) Mais quand je songe aux cris, aux larmes de la victime, à son désespoir...

LE COMTE.

Bath! bath! tu plaisantes.

FRANCIS.

Plaisanter, moi ! je n'en ai guère envie, je vous jure. Pauvre Jul... jeune fille ! elle en mourrait !

LE COMTE.

Eh ! non.

FRANCIS.

Oh si ! oh si, bien certainement ! et si monseigneur daignait seulement regarder sa voisine...

LE COMTE.

C'est elle que je veux, te dis-je, et je te l'ordonne...

FRANCIS, *à l'espéré.*

Eh bien ! non, monseigneur ; j'enlèverai qui vous voudrez de ces demoiselles, je les enlèverai toutes même, et le magasin avec, y compris M<sup>lle</sup> Bertin et la vieille Gertrude, si vous le désiriez ; mais Juliette, ma femme, jamais !

LE COMTE.

Quoi ! cette Juliette...

FRANCIS.

Oui, monseigneur, ma femme légitime.

LE COMTE, *sévèrement.*

Ta femme ! ainsi, monsieur, vous êtes marié... sans ma permission ?...

FRANCIS.

De ce matin.

LE COMTE.

De ce matin seulement ?

FRANCIS.

Oui, ce qui fait que c'est à peu près comme si je ne l'étais pas encore (*mouvement du comte*) ; et j'espère que monseigneur voudra bien pardonner...

LE COMTE.

Au fait, dès que... c'est fort différent. (*A part.*) Pardieu ! il serait assez plaisant... mais ne l'effrayons pas.

FRANCIS.

Ainsi, monsieur le comte n'insiste plus et renonce ? (*Geste affirmatif du comte.*) J'espère aussi que monseigneur voudra bien me pardonner.

LE COMTE, *qui réfléchissait, à part, comme s'il lui venait une idée.*

C'est cela. (*Haut.*) Te pardonner ? je le veux bien ; mais te garder, c'est impossible.

Ici Juliette paraît à la porte de droite, et se retire en voyant que le comte et Francis sont encore là. Elle écoute et se montre de temps à autre.

FRANCIS.

Pourquoi ?

LE COMTE, *d'un air indifférent.*

Marié de ce matin, tu désires naturellement rester près de ta femme au moins jusqu'à demain ?

FRANCIS, *avec effusion.*

Oh ! oui, monseigneur.

LE COMTE.

Tu y tiens ?

FRANCIS.

Oh ! beaucoup, monseigneur.

LE COMTE.

Tu vois donc bien ?

FRANCIS.

Mais non, je ne vois rien du tout.

LE COMTE.

Je pars dans quelques heures.

FRANCIS.

Ah ! mon Dieu !

LE COMTE.

Enfin, que veux-tu ? j'emmènerai James, mon second valet de chambre ; il est très-intelligent et sera très-vite au fait.

FRANCIS.

Monseigneur n'y songe pas ; James est un maladroit, un ignorant.

LE COMTE.

Moins que tu ne crois... le drôle cachait son jeu pour ne pas t'alarmer.

FRANCIS, *à part.*

Ah ! oui dà. (*Haut.*) Si monseigneur voulait seulement retarder...

LE COMTE.

Impossible ! j'en suis aussi contrarié que toi ; tu avais de l'avenir, de l'ambition... avec tes talents, ton instruction... il ne te manquait qu'une occasion de te faire connaître, elle s'offrait à toi...

FRANCIS.

C'est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Il hésite. (*Haut.*) Mais enfin tu préfères les joies du ménage à celles de l'ambition... soit ! reste, mon garçon, reste à Paris, auprès de ta femme, je ne veux pas vous séparer. Encore une fois, James...

FRANCIS, *avec colère.*

James ! James ! si monseigneur...

LE COMTE.

Non, non, ne te gêne pas. Au reste, je ne suis pas encore parti, et tu as (*mouvement de joie de Francis*) cinq minutes pour réfléchir. (*A part.*) Il partira et elle est à moi. (*Haut.*) Je vais recevoir les derniers ordres de sa majesté ; toi, songe au parti que tu veux prendre.

Il sort par le fond, à droite.

## SCENE IX.

## FRANCIS, JULIETTE.

FRANCIS.

Cinq minutes ! cinq minutes ! la belle faveur ! s'il m'avait seulement donné (*il regarde du côté de l'appartement des jeunes filles*) huit jours... mais cinq minutes ! et il ne m'en reste déjà plus que quatre ; à peine le temps d'annoncer à Juliette... pauvre fille ! je suis sûr que ça lui fera autant de peine qu'à moi... et d'un autre côté, rester, perdre pour jamais l'occasion de parvenir ! voir un James, un stupide valet, parce qu'il a le bonheur de ne pas avoir de femme...

JULIETTE, *qui venait à lui tout doucement.*

Hein ! par exemple !

FRANCIS.

Il y aurait bien un moyen de tout concilier ; ce serait d'emmener Juliette.

JULIETTE, à part.

A la bonne heure, voilà une idée.

FRANCIS.

Mais l'autre, monseigneur! il est aimable, généreux, et les femmes...

JULIETTE, le menaçant du doigt.

Encore! ah! vous mériteriez bien...

FRANCIS.

Oh! non, non, non, jamais! plutôt... Quelle situation! une place excellente, oui, mais une femme excellente aussi! O jalousie! ô ambition! ô ma place! ô ma femme! mais que décider? qui me dira ce que je dois faire?

JULIETTE, s'avançant.

Moi!

FRANCIS.

Comment! tu étais...

JULIETTE.

Là! et j'ai... mais nous réglerons ce petit compte-là plus tard. Au plus pressé d'abord: vous allez partir.

FRANCIS.

Partir... avec monseigneur?

JULIETTE.

Oui...

FRANCIS.

Mais...

JULIETTE.

Je le veux.

FRANCIS.

Mais enfin pourquoi?

JULIETTE.

Je te l'ai déjà dit, parce que je le veux. (A part en s'en allant.) Courons trouver M<sup>lle</sup> Bertin. (De la porte.) Je le veux.

Elle entre à droite.

SCENE X.

FRANCIS, puis LE COMTE.

FRANCIS, courant à la porte, qu'elle lui ferme au nez.

Juliette, Juliette! mais attends donc... Ah! oui, elle ne m'écoute pas; la voilà qui se faufile, qui disparaît dans les appartemens... Partir! elle veut que je parte; au fait, je n'ai pas trop le droit de me plaindre de ce conseil; si elle avait insisté pour venir avec nous, j'aurais pu craindre... oui; mais elle aurait tout aussi bien pu me conseiller de laisser partir monseigneur sans moi, et de rester près d'elle; car enfin en voilà pour six mois, pour un an peut-être; un an, un siècle, entre le oui conjugal...

Il frappe du pied avec colère.

SCENE XI.

LES MEMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien, Francis, es-tu décidé?

FRANCIS.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Tu restes?

FRANCIS.

Je pars. (A part.) Ma foi, oui, puisqu'elle le veut: contrarier sa femme, c'est dangereux.

LE COMTE, qui s'est mis à la table, où il se prépare à écrire.

Tu as pris le bon parti: tu n'es pas né pour végéter dans une antichambre.

FRANCIS.

C'est ce que je me suis dit.

LE COMTE.

Et j'ai toujours eu l'idée que je ferais quelque chose de toi.

FRANCIS.

Monseigneur est bien bon: ainsi je puis aller faire mes préparatifs.

LE COMTE.

Oui... Ah! attends... (il se met à table pour écrire) tu iras en même temps porter cette lettre.

FRANCIS.

Oui, monseigneur. (Allant à la porte de droite.) Si je pouvais apercevoir...

Il regarde dans l'intérieur.

LE COMTE, écrivant.

« Mon cher marquis, je pars pour Naples ce soir, et j'ai besoin d'une preuve de ton amitié. »

Il continue d'écrire en silence.

FRANCIS, regardant toujours avec impatience.

J'espère pourtant qu'elle ne me laissera pas partir sans que j'aie pu lui recommander...

LE COMTE, écrivant toujours; haut.

« Prête-moi pour quelque temps ton fidèle » Labranche. »

FRANCIS, à part.

Après cela, que puis-je craindre?

Il réfléchit.

LE COMTE, de même.

« C'est une petite expédition digne de son talent; il s'agit d'enlever mystérieusement et de conduire à ma maison du faubourg la gentille » Juliette, première ouvrière de M<sup>lle</sup> Bertin. »

FRANCIS, à lui-même.

Non, pas le plus petit danger si mon maître était resté ici; mais il part; d'ailleurs Juliette est sage.

LE COMTE.

« La petite est coquette, et il faudra l'éblouir, » l'étourdir, toujours en mon nom, bien entendu. »

FRANCIS, de même.

Décidément, je puis être tranquille, (avec joie) et dans quelques mois...

LE COMTE.

« A mon retour, le mari que j'emmène... »

FRANCIS, se frottant les mains.

Dans quelques semaines, peut-être...

LE COMTE, de même.

« Le mari ne la retrouvera plus... »

FRANCIS, de même.

Heureux Francis!...

LE COMTE, de même.

« Et moi, je la retrouverai... »

FRANCIS, *de même.*

Trop heureux Francis! (*S'avançant vers le comte.*) Monseigneur a terminé?

LE COMTE.

Je suis à toi. (*Francis retourne à la porte; le comte écrivant.*) « P. S. Ce qu'il y a de plus original, c'est que ce billet te sera remis par le » pauvre mari lui-même. »

FRANCIS.

Monsieur le comte, j'attends.

LE COMTE, *continuant.*

« Il est là qui me presse et s'impatiente, je ne » veux pas le faire languir: donc adieu. »

Il écrit quelques mots encore et ferme la lettre.

FRANCIS, *à part, avec dépit.*

Personne! que fait-elle donc?

LE COMTE.

Hein? pour le marquis de Sannois, hâte-toi.

FRANCIS, *lisant l'adresse.*

Je reviens à l'instant. (*A part.*) Et peut-être que Juliette...

LE COMTE.

Mais va donc, et reviens vite; dix louis pour toi, si, grâce à ton activité, je réussis.

FRANCIS.

Ah! monseigneur, tant de générosité... (*A part.*) Il paraît que ça lui tient au cœur; encore quelque femme sans doute. (*Haut.*) Je cours, monseigneur.

Il sort en courant.

## SCENE XII.

LE COMTE, *seul, suivant Francis des yeux, et riant.*

Ah! ah! ce pauvre Francis, il y met un zèle, une ardeur... il franchit les marches, il... (*Poussant un cri.*) Ah! l'imbécile! le maladroit! Non, non, il ne s'est pas blessé, le voilà qui continue sa course... Mais voyez pourtant; que ce drôle se donne une entorse, le voilà cloué auprès de Juliette, il reste, et tous mes plans échouent: ce serait la première fois qu'on verrait une femme sauvée par un faux pas. (*Il regarde encore.*) Mais le temps s'écoule, et M<sup>me</sup> Campan m'avait assuré qu'elle m'enverrait...

Il remonte la scène.

## SCENE XIII.

LES MEMES, LARSONEUR.

LARSONEUR, *à la cantonnade.*

Vite, vite, mes petits anges, dépêchez-vous et prévenez M<sup>lle</sup> Bertin pendant que j'irai voir si la caisse...

Il traverse étourdiment le théâtre, et se jette sur le comte.

LE COMTE.

La peste soit du butor.

LARSONEUR.

Ah! mille, mille et mille pardons; mais la joie,

le bonheur... je suis si hors de moi, si bouleversé, si renversé...

LE COMTE, *secouant la poudre dont le coiffeur l'a couvert.*

Ce n'est pas une raison pour renverser les autres. (*Le reconnaissant.*) Eh! mais je ne me trompe pas, et j'aurais dû le deviner, c'est Larsoneur.

Il rit.

LARSONEUR.

Ah! monseigneur le comte d'Amboise. (*A part.*) Encore une tête que m'a escamotée cet infâme Léonard... après ça, elle avait la main si vive, et le pied si léger.

Il va sortir.

LE COMTE, *le retenant.*

Dites-moi, vous parliez de M<sup>lle</sup> Bertin?

LARSONEUR.

Oui, je lui faisais dire que Mademoiselle est prête.

LE COMTE.

Ah! enfin!

LARSONEUR.

J'ai été un peu long; mais c'est que d'abord je ne savais pas trop si je devais... car enfin ma dignité... j'aurais fort bien pu me piquer; M<sup>me</sup> Campan m'avait dit: Mon cher Larsoneur, la reine, après avoir lu votre placet et admiré votre superbe perruque, a décidé que vous seriez attaché à la personne de Mademoiselle; vous la suivrez à Naples. Allez, mon ami, Mademoiselle vous attend pour la coiffer.

LE COMTE, *riant.*

Eh bien?

LARSONEUR.

Eh bien, moi, ravi, transporté, je cours, je me fais conduire auprès de Mademoiselle, et, les yeux pleins de larmes, parce que la satisfaction, la reconnaissance... je tombe à ses genoux, je saisis sa main pour la couvrir de respectueux baisers, et je m'aperçois alors... (*avec indignation*) ah!

LE COMTE, *riant.*

Comment, vous ignorez...?

LARSONEUR.

On rit aux éclats derrière moi... c'étaient toutes ces péronnelles... que dans mon trouble j'avais prises pour des dames de la cour... des femmes... hupées!... Ah! je crois que si elles ne m'avaient pas retenu, je me serais porté aux actes les plus répréhensibles envers Mademoiselle; avec ça qu'il y avait là une fenêtre toute grande ouverte.

LE COMTE.

Ah! par exemple! (*A part.*) Et ma mission!

LARSONEUR.

Je suis naturellement doux avec le beau sexe; mais j'étais exaspéré... Enfin, tout est oublié; elle a un petit air si doux, si décent... elle m'a intéressé, oui... et agréable à coiffer... Elle ne bouge pas; on lui enfoncerait un quarteron d'épingles de quatre pouces dans la tête... rien... pas un mot désobligeant... c'est charmant, parole d'honneur!... (*Regardant le comte.*) Mais, pardon... je crois... oui... la voilà! (*Regardant à*

droite.) Et de ce côté... des valets portant la caisse...

SCENE XIV.

LES MÊMES, OUVRIÈRES, entrant par la gauche, VALETS, portant MADemoISELLE, assise et très-richement parée.

CHOEUR.

Air : *La clochette de la Pagode* (Cheval de Bronze).

Doucement, mesdemoiselles,  
Reposons-nous un instant,  
Et de ces modes nouvelles  
Admirons le goût charmant ;  
Ah ! c'est vraiment  
Ravissant.

LE COMTE, admirant le mannequin que les ouvrières et Larsonneur arrangent.

Magnifique, en vérité ! délicieux !

LARSONNEUR.

N'est-ce pas ?

LE COMTE.

Parfait !... Maintenant, transportez-le vite dans sa caisse, et partons.

LARSONNEUR.

Partons... Comment ! ce jeune seigneur qui...

LE COMTE.

C'est moi.

LARSONNEUR.

Vous ?... très-flatté d'avoir pour compagnon de voyage...

LE COMTE.

C'est bien !... hâtez-vous, et dès que Francis...

SCENE XV.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS, arrivant tout essoufflé.

Me voici, monseigneur.

LE COMTE.

Eh bien ! le marquis de Sannois ?...

FRANCIS, toujours essoufflé.

Je l'ai vu... je lui ai remis... il a lu... et...

LE COMTE, avec impatience.

Et...

FRANCIS.

Il paraît que monseigneur lui avait écrit des choses... fort réjouissantes, car M. le marquis a ri... oh ! mais ri... surtout à la fin... des éclats ! Ma foi, je n'ai pas pu y tenir... ça m'a gagné.

LE COMTE.

Tu as ri aussi ?

FRANCIS.

J'ai cru que j'en mourrais... le fait est que j'en pleure encore... je m'en veux ; car au moment de quitter... (*A part.*) Elle n'est pas encore là... que signifie ?

LE COMTE.

Enfin ! enfin !

FRANCIS.

Ah ! oui... M. le marquis de Sannois m'a chargé de vous dire que vous pouviez compter sur lui... Il a encore dit cela en me regardant et en riant... Ce jeune seigneur paraît d'un naturel bien gai.

LARSONNEUR.

Ah ! attendez... encore celle-ci... (*Il enfonce une épingle dans la perruque du mannequin et fait tourner la tête.*) Là... voilà ce que c'est... nous pouvons... mais il nous manque quelqu'un ; je n'aperçois pas M<sup>lle</sup> Gertrude.

LE COMTE.

Gertrude ? qu'est-ce que c'est que cela ?

FRANCIS.

Une ouvrière de M<sup>lle</sup> Bertin.

LARSONNEUR.

Celle qui doit accompagner *Mademoiselle*.

LE COMTE, avec intérêt.

Ah !

LARSONNEUR.

Une fille bien respectable.

FRANCIS, avec intention.

La doyenne des grisettes de Paris.

LE COMTE.

Francis, tu auras soin de cette bonne vieille... je te la recommande ; tu voyageras avec elle dans la seconde voiture.

FRANCIS.

Ah ! par exemple !

LARSONNEUR.

La voici, la voici qui fait ses adieux à M<sup>lle</sup> Bertin.

LE COMTE.

Allons, Francis, sois galant ; offre-lui la main, et partons.

SCENE XVI.

LES MÊMES, JULIETTE, sous le costume de Gertrude.

FRANCIS.

Partir ! comment, déjà !... Mais, monseigneur, ma femme... je ne l'ai pas revue.

LE COMTE.

Le service de l'état avant tout... les équipages sont en bas, dans la cour... vite, en voiture.

FRANCIS, désespéré.

Partir ainsi... sans revoir Juliette... sans lui

dire adieu!... Oh! non, non, je ne veux pas...  
nop!...

LE COMTE.

La main à M<sup>lle</sup> Gertrude, drôle! et suivez-moi,  
ou je vous chasse.

FRANCIS, avec colère.

Eh bien!... (Juliette l'arrête et soulève sa cape.  
Poussant un cri de surprise.) Ah!

Juliette lui fait signe de se taire.

LE COMTE, se retournant.

Hein?

FRANCIS.

Puisque... dès que... monseigneur l'ordonne...  
il faut bien lui obéir.

Il prend la main de Juliette.

LE COMTE, à part.

Pauvre Francis! (Sévèrement.) J'espère, mon-  
sieur, que vous n'abuserez pas...

FRANCIS.

Oh! monseigneur... je ferai mon devoir (à part)  
de mari.

LE COMTE.

A Naples!

CHOEUR FINAL.

AIR : *Même que le précédent.*

Partez vite, le temps presse;

A cet objet enchanteur

Chacun ici s'intéresse;

En chemin de tout malheur

Préservez-le, monseigneur.

Bon voyage, monseigneur.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon dans l'hôtel de la Scala, à Naples. Portes latérales; au fond, une porte; à droite de cette porte, une fenêtre; à gauche, un canapé; sur le premier plan, à droite, une table et un fauteuil.

### SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCIS, LARONEUR; puis LE COMTE,  
JOANNA.

FRANCIS, à la porte du cabinet, à droite, tenant le  
peignoir de Mademoiselle.

Non, non, c'est inutile, laissez la portière ou-  
verte.

LARONEUR.

Prenez garde...

LE COMTE entrant par la gauche avec des papiers  
qu'il lit.

Eh bien?

FRANCIS.

Pas le moindre dérangement; Mademoiselle est  
arrivée de Paris à Naples sans le plus petit acci-  
dent.

Il dépose le peignoir sur le canapé; le comte va à la porte  
et regarde dans l'intérieur.

LARONEUR.

J'ai connu bien des demoiselles beaucoup plus;  
fragiles... il est vrai que celles-là n'étaient;  
pas des êtres insensibles. (Au comte, en le priant  
de se déranger pour le laisser passer.) Pardon,  
monseigneur, que je l'examine avec mes lu-  
nettes... Il me semble... apercevoir...

Il entre dans le cabinet.

LE COMTE.

Non, rien, absolument rien... sa toilette est  
aussi fraîche que le premier jour.

LARONEUR.

Je ne m'étais pas trompé, il lui manque un œil!

LE COMTE.

Comment, un œil!

LARONEUR.

Il lui manque un œil de poudre; (il fait le  
geste de poudrer) houp! houp!

LE COMTE.

Il a raison... les cahots de la route ont un peu  
dérangé l'édifice de sa coiffure; Laroneur, vous  
réparerez cela... les plus grands soins, entendez-  
vous? Francis, tu la feras transporter ici... sur le  
canapé... et bien doucement; M<sup>lle</sup> Gertrude verra  
en même temps... Ah çà! où est-elle donc? je  
ne l'ai pas encore vue... les voitures de suite  
étaient toujours si éloignées de la mienne.

FRANCIS, à part.

Ah! diable... (Haut.) Elle est... elle repose  
un peu, monseigneur; un si long voyage, à son  
âge.

LE COMTE.

Je conçois... tu la prévendras... qu'elle se tienne  
prête, car d'un instant à l'autre (À l'hôtesse, qui  
sort du cabinet.) Et vous, madame...

JOANNA, à la cantonnade.

Eh non... sortez par l'autre escalier... fermez

bien la porte. (Au comte.) Plait-il, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Un mot, je vous prie.

JOANNA.

Dix, vingt, tant qu'il vous plaira, monseigneur.

LE COMTE.

Votre hôtel, m'a-t-on dit, est un des plus brillants de la ville de Naples.

JOANNA.

Je le crois bien ! l'hôtel de la Scala... dans le plus beau quartier de la ville, en face du palais de sa majesté la reine... c'est le plus commode de tous pour les voyageurs ; il n'y a jamais de place.

LE COMTE.

J'en aperçois. Mais dites-moi, puisque vous recevez tant de monde, vous devez savoir bien des choses ?

JOANNA.

Je sais tout, monseigneur, tout, absolument tout ! les nouvelles de la ville et de la cour... On m'a nommée la gazette des Deux-Siciles !

LE COMTE.

Eh bien ! madame la gazette, que dit-on à la cour ?

JOANNA.

Comment, monseigneur ne sait pas...

LE COMTE.

J'arrive à peine.

JOANNA.

J'ai appris par un employé au macaroni du palais que la reine est furieuse.

LE COMTE.

Contre la France ?

JOANNA.

Contre tout le monde ; car imaginez-vous qu'il devait y avoir demain grand bal à la cour... eh bien, tout est contremandé, et sa majesté la reine a destitué...

LE COMTE.

Ses ministres ?

JOANNA.

Oh ! si ce n'était que cela ?... elle a destitué sa première femme de chambre et toutes ses couturières...

LE COMTE.

Vraiment?... continuez... continuez?...

JOANNA.

Elle a déchiré toutes ses robes royales, sous prétexte qu'elles étaient sans goût, sans élégance ; elle a eu trois attaques de nerfs ; enfin c'est une révolution au palais... Ainsi, si monseigneur veut se faire annoncer à sa majesté, je crois que ce n'est pas le moment.

LE COMTE.

Au contraire, dame Joanna, c'est le moment.

JOANNA.

Jé ne vous comprends pas.

LE COMTE.

Cé n'est pas nécessaire... qu'il vous suffise de savoir que vous venez de m'apprendre une excellente nouvelle... Larsonneur !...

LARSONNEUR.

Monseigneur ?

LE COMTE.

Vite, vite à la besogne.

LARSONNEUR.

Le temps de prendre ma botte, de saisir ma houppé, et je veux que toute l'Italie se mette à genoux devant mon premier pouf... houp, houp.

LE COMTE.

Toi, Francis, un habit... et qu'en me laisse.

Joanna et Larsonneur sortent par le fond, et Francis entre un moment à droite.

SCENE II.

LE COMTE, FRANCIS.

LE COMTE, à Francis qui est dehors.

Vite, vite, Francis.

FRANCIS, revenant et apportant un habit.

Voilà, monseigneur, voilà... (Il l'habille.) Mais en vérité je ne conçois pas...

LE COMTE.

Comment, butor, n'as-tu pas entendu que la reine est furieuse... qu'elle est malade même d'une coquetterie rentrée?... Eh bien, je me rends immédiatement chez le premier majordome du palais... je sollicite une audience... je l'obtiens à l'instant, et ce soir je présente Mademoiselle avec sa parure à la mode française... La reine ne peut résister à cet argument diplomatique, et j'assure à jamais la paix de deux grandes puissances.

FRANCIS.

Monseigneur, je vous admire.

LE COMTE.

Tu ferais mieux de m'habiller plus vite.

FRANCIS.

C'est fait, c'est fait.

LE COMTE.

Mon chapeau... Mais j'y pense... M<sup>lle</sup> Gertrude, cette vieille couturière que nous avons amenée... où est-elle donc ?

FRANCIS, embarrassé.

M<sup>lle</sup> Gertrude... mais, monseigneur...

LE COMTE.

Tu dois le savoir, puisque tu as fait tout voyage à côté de cette vénérable beauté.

FRANCIS.

Certainement, certainement que je le sais.

LE COMTE.

Eh bien! dis-lui de se préparer... Heureux mortel, ma mission va bientôt se terminer, et nous retournerons à Paris, et tu verras ta Juliette, ta femme! (*A part.*) J'espère bien la revoir avant lui.

FRANCIS.

Monseigneur est vraiment trop bon.

LE COMTE.

Tu viendras m'attendre au palais, j'aurai peut-être des ordres à te donner.

Il sort.

SCENE III.

FRANCIS, puis JULIETTE.

FRANCIS.

Il est parti.

JULIETTE, *entrant avec précaution.*

Tu es seul?

FRANCIS.

Oui.

JULIETTE

J'ai tout entendu.

FRANCIS.

Eh bien, tu vois, il demande Gertrude... comment faire?

JULIETTE.

Je crois que le plus simple serait de tout avouer à M. le comte.

FRANCIS.

C'est cela, pour qu'il me chasse, qu'il me renvoie à Paris et qu'il te garde ici.

JULIETTE.

Je ne crains rien.

FRANCIS.

Et moi, je crains tout; aussi j'ai pris toutes mes précautions; d'abord tu vas quitter cette chambre où M. le comte pourrait te découvrir; et l'hôtesses, qui est prévenue de tout, t'en donnera une autre où tu seras en sûreté!... et moi aussi.

JULIETTE.

Ah! Francis... tu mériterais bien...

FRANCIS.

Quoi donc?

JULIETTE.

J'en suis incapable; et comme la femme doit obéissance à son mari... j'obéis.

FRANCIS.

Tu es gentille à croquer, et pour la peine, il faut...

JULIETTE.

Chut... on vient.

SCENE IV.

LES MÊMES, JOANNA.

JOANNA, *entrant.*

N'ayez pas peur de moi, mes chers enfants, je sais que vous êtes unis par des liens légitimes.

JULIETTE.

Et vous avez promis à Francis de me soustraire, comme le petit Chaperon, aux pièges d'un loup dévorant.

FRANCIS.

Croiriez-vous qu'elle rit de cela?

JOANNA.

Vous avez tort, ma chère petite : telle que vous me voyez, j'ai été exposée à bien des séducteurs; eh bien! jamais je n'en ai rencontré un pareil à ce jeune comte.

JULIETTE.

Comment... est-ce qu'il a voulu vous séduire?

JOANNA.

Non pas moi, mais bien d'autres... à ce qu'il paraît.

JULIETTE.

Qui vous a dit cela?

JOANNA.

Comme par état je dois et je veux tout savoir, j'ai engagé ce gros coiffeur que vous avez amené à partager un flacon de Lacryma-Christi avec mon époux.

FRANCIS.

Et il a accepté, j'en suis sûr?

JOANNA.

Sans façons... puis il a bavardé; et comme il paraît que M. le comte avait aussi bavardé pendant le voyage, M. Larsonneur m'en a débité sur votre maître. Ah! si vous saviez tout ce qu'il emploie de ruses, de méchancetés contre les pauvres femmes!

JULIETTE.

Vraiment! mais vous me faites peur à mon tour.

FRANCIS.

A la bonne heure, au moins.

JOANNA, *avec mystère.*

Il paraît qu'en ce moment il y en a une surtout qui lui tient furicusement au cœur, une jeune ouvrière charmante.

FRANCIS.

Oui, oui, nous savons cela.

JOANNA.

Vous la connaissez?

JULIETTE.

Un peu...

JOANNA.

Eh bien! figurez-vous qu'il a poussé l'audace jusqu'à charger un de ses amis de l'enlever pen-



dant son absence, et c'est le mari qui a porté la lettre.

FRANCIS.

Moi ?

JOANNA.

Hein ! vous ?

FRANCIS.

Non ; je dis... quoi ! il aurait osé... (*A part.*) Ah ! monseigneur ! Je ne m'étonne plus qu'ils n'aient tant tous deux, et moi aussi. (*S'oublant.*) Imbécile !

JOANNA.

Comment ?

FRANCIS.

Je dis que ce mari...

JOANNA.

Est un imbécile ! Ah ! oui, c'est vrai, et s'il en réchappe...

FRANCIS.

Il en réchappera.

JOANNA.

Je ne crois pas.

FRANCIS.

Oh ! si.

JOANNA.

Je parierais bien que non ; M. le comte a hâte de rejoindre la belle, et une fois à Paris... Enfin ça ne vous regarde pas ; l'essentiel, c'est de vous tirer de ses griffes, ma chère enfant.

FRANCIS.

Voilà...

JOANNA.

Je ferai tout mon possible. Oh ! ne me remerciez pas ; c'est mon devoir, et je ne connais que ça... Je puis me flatter qu'il y a peu de femmes qui sachent aussi bien que moi comme on doit aimer son mari, ou plutôt ses maris.

FRANCIS.

Ses... vous en avez donc eu plusieurs ?

JOANNA.

Hélas ! oui.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

J'avais seize ans quand mon premier Mourut par un sort déplorable.

Mon second, superb' carabinier,

Me laissa veuve inconsolable ;

J' pleurai mon troisième six mois,

Et si, dans mon malheur extrême,

De l'hymen chérissant les loix,

Je ne m'étais r'mariée un' cinquième fois,

Je s' rais encor veuv' d' mon quatrième.

FRANCIS.

Ainsi cette chambre que vous m'avez promise dans votre hôtel, vous me la donnerez ? car je ne veux pas que ma femme reste un instant de plus auprès de M. le comte.

JOANNA.

Je ferai tout ce que je pourrai, vous dis-je, pour vous tirer d'embarras.

FRANCIS.

Le numéro 9, c'est convenu... je cours rejoindre mon maître, pour qu'il ne se doute de rien.

JOANNA.

Mais c'est que cette chambre...

FRANCIS.

Est-ce pour le prix ? vous vous arrangerez avec Juliette.

JOANNA.

Mais écoutez-moi donc.

FRANCIS.

Je n'ai pas le temps, nous causerons une autre fois. Au revoir, ma petite femme, au revoir, que je t'embrasse encore une fois.

Il l'embrasse et sort vivement.

## SCENE V.

JOANNA, JULIETTE.

JOANNA.

Dieu ! comme il est vif votre mari, ma chère, c'est comme mon pauvre troisième... non, comme... si, je disais bien, mon troisième.

JULIETTE.

Il m'aime tant, mon cher Francis ! aussi, je ne veux pas lui donner la moindre inquiétude. Voyons, dame Joanna, conduisez-moi tout de suite à cette chambre que vous m'avez réservée.

JOANNA.

Eh ! mon Dieu, ma chère petite, je le voudrais bien ; mais je ne l'ai plus, cette chambre.

JULIETTE.

Est-il possible ?

JOANNA.

La suite du prince Joseph vient d'envahir mon hôtel, et mon mari a donné ce cabinet à un grand diable de chasseur hongrois.

JULIETTE.

Et il ne vous reste rien ?

JOANNA.

Rien !

JULIETTE.

Comment faire ? la chambre de Francis est bien là ; mais le comte peut y entrer, me découvrir... quant à ce cabinet où l'on a déposé la chaise de Mademoiselle, on ne manquera pas d'y aller... (*Avec chagrin.*) Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

JOANNA.

Allons, allons, ne vous désolez donc pas ; écoutez, comme ce n'est que pour une nuit, je vais vous conduire dans ma chambre.

JULIETTE.

Oh ! oui, oui, c'est cela.

JOANNA.

Mais il faut que je prévienne mon mari, que je le décide, parce qu'il faut vous dire qu'il n'y a guère que huit jours que nous sommes mariés.

JULIETTE.

Comme nous.

JOANNA.

Enfin, si ça ne coûtait rien de rendre service, où serait le mérite ?

VOIX EN DEHORS.

Joanna ! Joanna ! ma femme !

JOANNA.

C'est la voix de mon cinquième ; je vous quitte.

JULIETTE.

Vous reviendrez ?

JOANNA.

Tout de suite.

LA DERNIÈRE VOIX.

Joanna !

JOANNA.

On y va, on y va !

Elle sort et emporte un des flambeaux. Il fait alors demi-nuit.

JULIETTE.

Revenez bien vite.

## SCENE VI.

JULIETTE, seule.

Oh ! oui, bien vite, car je ne sais, je suis toute tremblante ; ce M. le comte qui voulait me faire enlever, s'il me trouvait ici... Ah ! que j'ai donc peur ! ( Elle va écouter au fond. ) Elle ne revient pas, c'est effrayant !

AIR : *Faudeville du Baiser au porteur.*

Si l'hôtes, qui m'est inconnue,

Avec le comte était d'accord,

A jamais je serais perdue ;

Fuyons, il en est temps encor ;

On me trahit... mais non, j'ai tort ;

Ne sais-je pas comme nous sommes ?

Ah ! banissons un ridicule effroi ;

Quand il s'agit de tromper les hommes,

Les femmes sont toujours de bonn'foi.

Et puis, elle a l'air si bonne femme... Ah ! c'est égal, je voudrais déjà être hors d'ici, et Francis me trouvera facilement un asile où je serai à l'abri de tout. ( Bruit en dehors. ) Ah ! mon Dieu, on vient, je crois ; on cherche à ouvrir la porte ! si c'était M. le comte : je n'ai plus la force de faire un pas.

Elle se laisse tomber sur un fauteuil et reste immobile.

## SCENE VII.

JULIETTE, LARSENEUR, *enise deux vins, et portant une botte à poudre, un masque à poudre, etc.*

LARSENEUR.

Me voilà armé de toutes pièces.

JULIETTE, à part.

C'est M. Larsonneur.

LARSENEUR.

C'est singulier : je ne sais pas si c'est le vin de Lacryma-Christi, mais il me semble que je vois trente-six mille lumières.

JULIETTE.

Ne faisons pas un mouvement.

LARSENEUR.

Avec ça que j'ai oublié ma loupe chez l'hôtesse ; c'est égal, orientons-nous.

JULIETTE, à part.

Si je pouvais me sauver !

LARSENEUR.

Mademoiselle a dû être déposée sur ce canapé-là. ( Il s'en approche. ) Tiens, plus rien ! elle ne peut pourtant pas avoir été se promener.

JULIETTE, à part.

Ah ! mon Dieu, il vient par ici.

LARSENEUR.

Ah ! la voilà par là, ils l'auront assise : c'est singulier que M. Vaucanson ait pu donner à un simple mannequin toutes ces facultés-là. Oh ! grand homme, va, je suis fier de saupoudrer une de tes têtes. ( Il met sur une table tous ses ustensiles. ) C'est-à-dire que, si je n'étais pas Larsonneur, je voudrais être Vaucanson, comme disait Socrate.

JULIETTE.

Eh bien, est-ce qu'il va me poudrer, à présent ?

LARSENEUR.

Diable de Lacryma-Christi ! quel vin ! ça vous donne des... on dirait que l'appartement est plein de vapeurs, pu... Tournez un peu la tête, Mademoiselle ; que je suis bête, je lui parle, c'est avec les mains qu'il faut dialoguer. ( Il prend la tête de Juliette à deux mains, et la fait tourner comme celle d'une marionnette. ) C'est que ça tourne comme une personne naturelle. Voyez un peu, à gauche, à droite, à gauche ; un moment ! diable, si j'allais casser quelque chose ! ( Il la fait tourner de nouveau. ) C'est une machine sublime !

JULIETTE, à part.

Je suis sûre que j'en aurai le tertiaire.

LARSENEUR.

Poudrons, poudrons.

JULIETTE, à part.

Il m'en jette plein les yeux.

Elle fait des efforts pour ne pas remuer.

LARsONEUR.

On dirait qu'elle fait des grimaces... (Il la regarde de près.) Non... C'est égal, pour la netteté de mes opérations, si je lui mettais le masque à poudre? (Il le lui met.) Ah! bien, oui... mais qu'est-ce qui le tiendra?... Que je suis simple!... j'ai mes instructions... (Il cherche à se rappeler.) Pour lever le bras droit, appuyez sur l'épaule gauche. (Il fait ce geste, Juliette lève le bras et tient le masque.) Elle obéit comme une vraie femme... c'est-à-dire mieux qu'une vraie femme! (Avec explosion.) Mais je l'adore, ce mannequin-là!... je l'idolâtre!... et s'il n'était pas en carton, je le demanderais en mariage!... Mannequin, baissez le bras. (A part.) Vous allez voir comme elle obéit... Ah! que je suis bête!... il faut toucher le ressort. Voyons, ce doit être à l'épaule droite. (Il appuie sur l'épaule, Juliette fait le mouvement.) Bravo, bravo, bravissimo! tu te conduis comme un ange!... Mais voyons un peu s'il ne manque pas quelque chose à cette coiffure-là... Ah! mon Dieu! voilà un petit nœud qui ne tient pas dans le pouf... où donc sont mes épingles noires? (Il lui enfonce une épingle noire dans les cheveux.) Eh bien! qu'est-ce que c'est?... on dirait qu'elle a peur... j'ai cru sentir... c'est si élastique... Voyez, monsieur... rien qu'en appuyant...

Il pousse l'épingle.

JULIETTE, jetant un cri.

Ah!

LARsONEUR.

Qu'est-ce qui est là? qu'est-ce qui me parle?... personne ne dit mot... c'est ce scélérat de vin italien qui me tinte dans les oreilles. (Il cherche parmi ses épingles.) Je suis pourtant bien sûr d'en avoir de plus longues...

JULIETTE, à part.

Comment, encore!... Ah! mais, ah! mais... il est temps que ça finisse.

LARsONEUR.

Ah! voici... voici... voici! (Il l'enfonce. Juliette pousse un cri et lui donne un soufflet; puis elle souffle la lumière et se sauve derrière un rideau.) Ah! par exemple! ceci est trop fort!... Il est impossible que M. Vaucauson lui ait appris ce geste-là... Mannequin, expliquez-vous, je l'exige... explique-toi à l'instant même, être mécanique. (Il se frotte les yeux.) Disparu!... oui, disparu!... car autant que l'obscurité me permet de voir... je ne vois rien du tout.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, ouvrant la porte.

C'est étonnant!... pas de lumière ici?... Holà, quelqu'un!

LARsONEUR, saisissant le comte.

Ah! je te tiens! scélérat de marionnette!

LE COMTE.

Quel est ce butor?... Veux-tu bien me lâcher, animal!

LARsONEUR.

Non, je ne te lâcherai pas, machine criminelle! je ne te lâcherai pas.

LE COMTE.

Insolent!

Il le repousse et sonne; pendant ce temps Juliette cherche à gagner la porte; mais, apercevant la lumière, elle court au canapé et s'y blottit sous le peignoir du mannequin qu'on y a jeté en arrivant.

LARsONEUR.

Quelle poigne! quelle horrible poigne!

Le laquais entré avec la lumière sort.

LE COMTE, apercevant Juliette qui se cache sous le manteau; à part.

Une femme!... que signifie?... (Il regarde Larsonneur et le reconnaît.) Tiens... c'est cette brute de Larsonneur!

LARsONEUR, étonné.

Monseigneur!... ah! si j'avais su... mais l'émotion... le trouble... Monseigneur, pardonnez-moi le coup de poing que vous m'avez donné.

LE COMTE.

Eh bien! c'est bon... on te pardonne; mais tu n'étais pas seul ici?

LARsONEUR.

Oui... et non... je vais vous dire : j'étais en train de coiffer Mademoiselle, ou plutôt le diable, monseigneur.

LE COMTE.

Ah! (A part, en regardant le canapé.) Il y a là quelque mystère! (Haut.) Eh bien! après... où en es-tu?... je suis pressé... où est Mademoiselle?

LARsONEUR.

Mademoiselle?... Si je ne craignais pas de dire une bêtise, je dirais qu'elle s'est envolée pendant que je la coiffais.

LE COMTE.

Envolée!

LARsONEUR.

Après m'avoir donné un affreux soufflet.

LE COMTE.

Mons Larsonneur, je crois que le vin de l'hôteesse vous a tourné la tête... Voyez... vous êtes tout rouge.

LARsONEUR, frottant sa joue.

Je suis rouge?... c'est possible, d'un côté.

LE COMTE.

Savez-vous, drôle, que vous me mettez dans l'embarras... qu'on attend à la cour?

Il va à la porte du cabinet.

LARsONEUR.

Mais, monseigneur, puisqu'elle est envolée.

LE COMTE, *le prenant par l'oreille et le conduisant à la porte.*

Effronté menteur, regarde!

LARSONEUR.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... elle y est... Je puis pourtant affirmer, monseigneur...

LE COMTE.

Que tu n'es qu'un sot, qu'un visionnaire.

LARSONEUR, *portant la main à sa joue.*

Visionnaire?

LE COMTE.

Allons! assez, ivrogne... et tâchez d'en finir... Allez vite remplir vos fonctions, là. (*Il montre la chambre où est la boîte.*) Moi, je reste ici.

LARSONEUR.

Mais, monsieur le comte, c'est que j'ai très-peur, moi. \*

LE COMTE.

Allons, va... je le veux.

LARSONEUR, *avec résolution.*

Eh bien! oui; mais si elle a le malheur de me traiter encore aussi basement, je lui tords le cou... je lui arrache les cheveux. (*Fausse sortie.*) Si monseigneur voulait me prêter son épée?...

LE COMTE.

Mais va donc!

LARSONEUR, *hésitant.*

Ah! mon Dieu! il me semble qu'elle a remué... Laissez la porte ouverte.

Le comte le pousse par les épaules et ferme la porte.

## SCENE IX.

LE COMTE, JULIETTE, puis FRANCIS.

LE COMTE.

Une femme ici!... cela m'a tout l'air d'être un tour de M. Francis!... Son embarras, l'absence de M<sup>lle</sup> Gertrude, le soin qu'il a mis pendant tout le voyage à m'éloigner des voitures de suite... Est-ce qu'il aurait osé?... oui... oui... plus j'y pense... Ah! par exemple! Francis, mon ami, je vous apprendrai... (*Il s'approche du canapé. Voit dehors. Le comte s'arrête tout-à-coup.*) Hein!... le voici, je crois... oui.

Il va écrire.

JULIETTE.

Francis! s'il me voyait ici, lui qui est si jaloux!

FRANCIS, *arrivant pensif.*

C'est singulier! je ne peux pas retrouver ma femme! Sur la foi de la promesse que m'avait faite l'hôtesse, je monte à la chambre n<sup>o</sup> 9, et je veux, avant de descendre, déposer un chaste baiser sur le front de ma moitié; j'ouvre doucement les rideaux, je me penche, et je rencontre... quoi?

deux grandes moustaches... c'était un Hongrois, un géant qui a pensé m'étrangler. (*A part.*) Mais où diable est passée Juliette?

LE COMTE, *écrivain.*

Francis, es-tu là?

FRANCIS.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Ça commence à me donner de l'inquiétude.

LE COMTE.

Réjouis-toi, mon fidèle serviteur... je crois qu'avant peu la reine sera tout-à-fait pour nous.

FRANCIS, *distrait.*

Ah!... (*A part.*) Elle est si légère!

LE COMTE.

Comment, légère! la reine!

FRANCIS.

Non, non, monseigneur, c'est que je pensais... je réfléchissais... enfin, ce n'est pas ça que je voulais dire.

LE COMTE.

Imagine-toi que sa majesté refusait positivement de me recevoir; mais au seul mot de toilette française, elle a voulu me voir; elle a été vivement touchée des soins que j'ai pris de Mademoiselle en voyage, et veut qu'on la lui apporte aujourd'hui même, ce soir!...

FRANCIS, *à part.*

Absente si long-temps... la nuit!...

LE COMTE.

Mais qu'as-tu donc? ta figure est toute bouleversée.

FRANCIS.

Moi, monseigneur, je suis très-calme.

LE COMTE.

Tant mieux, car je vais te confier une dépêche qu'il faut porter sans tarder d'un instant à Versailles, à la reine de France, et c'est toi que j'ai choisi pour mon courrier de cabinet.

FRANCIS.

Moi, monseigneur! partir pour la France?

LE COMTE, *l'observant.*

Toi-même... heureux coquin, tu vas revoir ta femme, ta Juliette!

FRANCIS, *regardant de tous côtés.*

Certainement, monseigneur, je ne demanderais pas mieux que de retrouver ma femme... (*Cherchant une excuse.*) Mais quitter un si bon maître!

LE COMTE.

Je sais que cela te coûte beaucoup.

FRANCIS.

Le laisser ainsi à quatre cents lieues de Paris... au milieu d'une ville si dangereuse... seul... (*à part*) avec Juliette!

LE COMTE.

Ce cher Francis!... (*A part.*) Je crois que j'ai deviné juste.

FRANCIS.

Rien que d'y penser, je frissonne de la tête aux pieds... (*Pleurant.*) Aussi je me sacrifie... non, je ne partirai pas... je ne veux pas partir.

LE COMTE, à part.

Juliette est ici... (*Haut.*) Quel attachement? quel dévouement sublime!... Tu pleures, Dieu me pardonne!

FRANCIS, sanglotant.

C'est-à-dire que je fonde en larmes.

LE COMTE.

Là! là! console-toi, et sois sûr que je ne me laisserai pas vaincre en générosité... Tu partiras; aussi bien je me reprochais chaque jour d'avoir abusé de ton dévouement pour moi en te contraignant à quitter ta Juliette, qui sans doute de son côté est bien affligée de ton absence et te pleure à Paris.

FRANCIS, à part.

Comme il dit cela!... Est-ce qu'il se douterait...?

LE COMTE.

Allons, tu ne peux hésiter plus long-temps... une si jolie femme!... va, va la rejoindre; tu sais que je m'y intéresse; tu me donneras de ses nouvelles.

FRANCIS, à part.

Il sait tout!... (*Haut.*) Monseigneur!

LE COMTE.

Qu'est-ce?

FRANCIS, courant ouvrir toutes les portes et regardant dans les appartemens.

Monseigneur, je partirai.

LE COMTE.

Ah! enfin!...

FRANCIS.

Oh! ne vous réjouissez pas encore... c'est trop tôt... Oui, je partirai; mais quand vous m'aurez rendu ma femme.

LE COMTE.

Moi!... que veux-tu dire?

FRANCIS.

Je veux dire que cet empressément, ces instances pour m'éloigner me prouvent assez que vous savez... ce que je voulais vous cacher.

LE COMTE.

Quoi donc?

FRANCIS.

Monseigneur... ma femme... il me la faut... je la veux!

LE COMTE.

Tu es fou!... A-t-on vu ce jaloux!

FRANCIS.

Oui, oui, je le suis, monseigneur; ne me poussez pas à bout, je suis capable de tout.

LE COMTE.

Assez, silence, drôle! je ne suis pas d'humeur à supporter plus long-temps vos insolences; finis-

sous-*en*; la reine m'attend, appelez Larsonneur, qu'on transporte Mademoiselle; m'entendez-vous? obéissez! Ce drôle me fera manquer ma mission... Obéiras-tu?

FRANCIS.

Non, monseigneur, non, rien... que vous ne m'ayez rendu Juliette.

LE COMTE.

Au diable!

FRANCIS.

Non? eh bien! votre mission, votre mannequin, sa toilette... je déchire, je brise, je pulvérise tout.

Il s'élançait vers le canapé.

JULIETTE, se redressant et poussant un cri d'effroi.

Ah!

FRANCIS, reculant.

Juliette! ah! monsieur le comte!

LE COMTE, avec joie, à part.

C'est bien elle!

JULIETTE.

Monseigneur, pardonnez-lui; il m'aime tant, ce pauvre Francis!

FRANCIS.

Ça n'est pas vrai, je ne vous aime plus.

JULIETTE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

LE COMTE, à part.

Bon, la jalousie s'en mêle.

FRANCIS.

Ce que j'ai! elle me le demande; (*se frappant la poitrine*) ce qu'il a, celui-là? il a qu'il a été vous chercher dans la chambre n° 9, où il a manqué d'être étranglé par un... un pandour; il a? que vous n'y étiez pas dans cette chambre; il a? que vous étiez ici en tête-à-tête au milieu de la nuit, après huit jours de mariage; quelle immoralité!

JULIETTE.

Mais, monseigneur, il est fou; je vous en supplie, dites-lui donc la vérité.

FRANCIS.

C'est ça, allez le crier par dessus les toits... (*avec indignation*) femme éhontée.

JULIETTE.

Ah! parlez, monseigneur, parlez, de grâce.

LE COMTE.

Certainement! je n'ai rien à te refuser, ma toute belle.

FRANCIS, à part.

Ma toute belle, fat!

LE COMTE.

Mais il ne me croirait pas. Je vais terminer mes dépêches; prépare-toi à partir, jaloux... (*À Juliette.*) Au revoir, mignonne.

Il rentre à droite.

## SCENE X.

JULIETTE, FRANCIS.

FRANCIS, *avec rage.*

Mignonne!

JULIETTE.

Écoute-moi, Francis.

FRANCIS.

Non, je ne veux pas vous écouter... (*Montrant le poing du côté où est sorti le comte.*) Despote! brigand! j'ai envie de louer un lazaronne à dix livres par jour pour le massacrer.

JULIETTE.

Mon petit Francis!

FRANCIS.

Ah! si je n'avais pas peur d'être pendu!

JULIETTE.

Veux-tu bien m'entendre, à la fin?

FRANCIS.

Non, non, non, et mille fois non... Ah! je vois pourquoi maintenant vous vouliez absolument venir à Naples...

JULIETTE.

Francis...

FRANCIS, *d'un air solennel.*

Faites donc des mariages d'inclination pour qu'il vous tombe de pareilles ardoises.

JULIETTE.

Écoute-moi donc, et ne crie pas ainsi avant d'être certain.

FRANCIS.

Je le suis.

JULIETTE.

Eh non! tu ne m'as pas trouvé dans la chambre, parce que dame Joanna en avait disposé. Elle devait me conduire dans la sienne; je l'attendais, quand M. le comte est arrivé; j'ai craint d'être aperçue, et je me suis cachée là.

FRANCIS.

Ainsi monseigneur ignorait? tu n'étais pas d'intelligence avec lui?

JULIETTE.

Non, sans doute; j'en ai plus peur que toi.

FRANCIS.

Oh! ça, je t'en défie bien; n'importe, j'ai peut-être tort de te croire, mais nous allons voir si en effet tu me préfères à lui... Il veut que je parte; eh bien, je partirai, je feindrai de t'abandonner, et dès qu'il sera chez la reine, tu me rejoindras; nous montons dans une voiture, et fouette, cocher, nous retournons à Paris.

JULIETTE.

A Paris? (*A part.*) Rentrer simple ouvrière au magasin, quand je pouvais espérer... surtout avec

cette lettre que M<sup>lle</sup> Bertin m'avait donnée pour la reine.

FRANCIS.

Eh bien, tu hésites, je crois, Juliette?

JULIETTE.

Moi, nullement, dès que cela te fait plaisir.

FRANCIS.

A la bonne heure, je vais t'envoyer dame Joanna, je fais atteler les chevaux, et je suis ici dans cinq minutes. (*Avec défiance.*) Tu entends, dans cinq minutes, et même avant, et même bien avant. (*Fausse sortie.*) Juliette, attention: si je savais où te... mais les escaliers, les corridors sont remplis de houzards hongrois.

JULIETTE.

C'est cela, ne vas-tu pas encore t'imaginer?

FRANCIS.

Non, grand Dieu, j'ai trop de confiance; je vais t'envoyer dame Joanna, et je reviens dans trois minutes... (*il sort, puis revient*) je reviens tout de suite.

Il sort.

## SCENE XI.

JULIETTE, *seule.*

Quelle scène! Après ça, je ne peux pas trop lui en vouloir, il m'aime tant! pauvre garçon! ce n'est pas sa faute s'il est jaloux; (*se regardant dans une glace*) c'est peut-être la mienne; et ce monsieur le comte, qui croit que je ne l'ai pas deviné!... il connaît le défaut de Francis, et, au lieu de le déromper, il a tout fait pour augmenter ses soupçons... Impossible de l'engager à retarder son départ, il supposerait que je veux le tromper; mais renoncer à la fortune qui nous attendait ici... quel dommage!

Air du Muletier. (*Chanson nouvelle.*)

Sur la place Majeure,

Moi, j'aurais, dès demain,

Établi ma demeure

Dans un beau magasin.

Pour bien asseoir mon règne,

J'aurais pris pour enseigne:

« Aux modes de Paris,

» Au tourment des maris. »

J'aurais vu les Napolitains

Accourir chez moi par centaines;

Plaire est ici le bonheur souverain,

Et comment résister à mon gentil refrain?

Dames et demoiselles,

Ne m'entendez-vous pas?

Ici l'on se fait belles,

Pressez, pressez le pas,

La, la, la, tra la, la,

Pressez, pressez le pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Ces messieurs, je l'espère,

Grands seigneurs et bourgeois,

Pour la p'tite lingère

Viendront bien quelquefois;

Mais lorsqu'à Juliette  
Ils conteront fleurette,  
Je veux leur dire ici :

« Parlez à mon mari. »

Et vous, beautés de tous les âges,  
Qui cherchez près de vos volages  
Quelque secret pour mieux les retenir,  
J'ai dans mon magasin de quoi vous rajeunir.

Dames et demoiselles,  
Ne m'entendez-vous pas ?  
Ici l'on se fait belles,  
Pressez, pressez le pas,  
La, la, la, tra, la, la,  
Pressez, pressez vos pas.

Ce serait si gentil !... eh bien, non, il faut...  
(*Frapée.*) Ah ! si je m'adressais... oui, ce moyen  
serait bon ; mais j'ai si peu de temps ! Francis va  
venir me chercher, et malgré la lettre de M<sup>lle</sup> Ber-  
tin, je ne puis espérer d'être reçue aujourd'hui,  
et pourtant il le faut.

Elle réfléchit.

SCENE XII.

JULIETTE, LARSONEUR.

LARSONEUR, sortant du cabinet à gauche.

Douce comme un mouton, celle-là ; j'ai usé un  
quarteron d'épingles ; aussi elle est coiffée... quel  
pouf ! quel pouf ! il n'y a plus qu'à l'insérer dans  
sa chaise à porteur, et j'ai donné mes ordres à  
l'hôteuse. (*Regardant dans le cabinet.*) Ah ! la  
voilà... (*A la cantonnade.*) Doucement, doucement,  
dame Joanna.

JULIETTE.

Qu'entends-je ? dame Joanna ! ah ! si elle vou-  
lait...

Elle traverse vivement le fond de la scène, et entre dans  
le cabinet.

LARSONEUR, se retournant.

Qu'est-ce qui est là ? Non, rien ; il me semblaît  
que j'avais encore vu mon fantôme ; je n'ose plus  
rester seul. (*Il sonne, un laquais paraît ; Larso-  
neur recule effrayé.*) Qu'est-ce que c'est ? qu'est-  
ce que vous me voulez ?

SCENE XIII.

LARSONEUR, UN LAQUAIS, LE COMTE.

LE LAQUAIS.

Monsieur a sonné ?

LARSONEUR.

Moi ! ah ! oui, c'est vrai.

LE LAQUAIS.

Que désire monsieur ?

LARSONEUR.

Ce que je désire ? (*A part.*) Je ne peux pourtant  
pas lui dire que j'ai peur... (*Haut.*) Mon ami, allez  
prévenir M. le comte que tout est prêt, et laissez

la porte ouverte. (*Le laquais entre à droite.*) Cer-  
tainement, je ne crois pas du tout aux farfadets ;  
mais il est bien extraordinaire que cet être ina-  
nimé s'acharne ainsi à me poursuivre.

Le comte paraît ; Larsonneur fait un mouvement d'effroi  
avant de le reconnaître.

LE COMTE, à lui-même.

Cette première dépêche prouvera à sa majesté  
quel empressement je mets à la servir ; je veux  
que chaque jour les courriers se succèdent sans  
interruption... (*Regardant autour de lui.*) Où est  
donc Juliette ? Ah ! ah ! vous voilà, maître Lar-  
soneur ! eh bien, Mademoiselle ?

LARSONEUR.

Ah ! parfaite, cette fois, monseigneur : elle a  
bien encore voulu essayer de m'intimider, mais  
ma fermeté lui a imposé ; il faut ça, il faut ça  
avec les femmes. C'est égal, ce mécanisme fan-  
tastique peut se vanter de m'avoir fait des frayeurs  
atroces. (*Regardant du côté du cabinet.*) Ah ! enfin  
voilà les porteurs !

Il va vers la croisée.

LE COMTE, à Larsonneur.

Accompagne le cortège au palais ; une fois le  
premier effet produit sur la reine de Naples, je  
me présenterai à mon tour pour compléter la vic-  
toire.

LARSONEUR.

Bravo ! pourvu qu'une fois devant sa majesté,  
elle n'aille pas recommencer ses incartades.

LE COMTE.

Eh ! non ! va donc... et conviens que le Lacryma-  
Christi t'avait troublé la raison.

LARSONEUR.

Je commence à le croire. En avant, marche !

Il sort.

SCENE XIV.

LE COMTE, à la cantonnade.

Ne négligez aucune précaution, prenez garde  
aux accidents. (*Il va à la fenêtre, et regarde au  
dehors.*) Voilà le cortège qui traverse la Piazza ; ces  
bons Napolitains s'arrêtent et se découvrent sur le  
passage de mon mannequin. (*Riant.*) Ah ! ah !... ils  
entrent au palais, mon succès est assuré. (*Revenant  
sur le devant de la scène.*) Ne pensons plus main-  
tenant qu'à cette petite Juliette ; furieuse contre  
son mari, elle le boude dans quelque coin obscur  
de cet hôtel ; quant à moi, je suis sûr qu'elle m'en  
veut, qu'elle me maudit ; tant mieux, il est plus  
facile de faire revenir une femme de la colère que  
de l'indifférence. Pourvu que ce mari jaloux soit  
toujours décidé à partir : s'il allait avoir changé  
d'idée !

On entend la voix de Francis.

## SCENE XV.

LE COMTE, FRANCIS, *vêtu en courrier*, JOANNA.LE COMTE, *le voyant arriver.*

C'est lui, ne lui donnons pas le temps de la réflexion.

Il se met à la table et cachète des lettres.

JOANNA, *à Francis, en entrant.*

Comment, monsieur Francis, vous voulez partir?

FRANCIS, *feignant la colère.*

Le plus tôt possible.

JOANNA.

Sans revoir votre femme?

FRANCIS.

Je n'ai plus de femme.

Il regarde de tous côtés.

JOANNA.

Sans l'embrasser ?

FRANCIS.

L'embrasser ? jamais !

JOANNA.

Et pourquoi ?

FRANCIS.

Pourquoi ! demandez à M. le comte. (*Bas.*) Où est-elle ?

JOANNA.

Je l'ignore.

FRANCIS, *haut.*

Comment ! vous l'ignorez ? mais je vous avais dit... Vous êtes donc aussi du complot ? vous me trompez tous... Ah ! l'indigne ! c'est donc cela ; elle a feint de consentir pour m'éloigner... quelle petite Tartufe ! et j'aurais la faiblesse... non, non, c'en est trop ! tout est fini.

JOANNA, *bas.*

Monsieur Francis, écoutez-moi.

FRANCIS.

Non, non, laissez-moi, elle ne mérite pas... parce que... Oh ! les femmes ! oh ! les couturières... les modistes, si jamais...

LE COMTE.

Tiens, pars à franc-étrier, et si dans quatre ou cinq jours d'ici tu as remis mes lettres à la reine de France, ta fortune est faite.

FRANCIS.

Je n'en veux plus de fortune, je ne veux plus rien de personne.

LE COMTE.

Comment ! tu penses encore à toutes ces bagatelles ? Allons, prends ton parti.

FRANCIS.

Oh ! il est tout pris, mon parti, je voudrais déjà être loin d'ici. (*A part.*) Et dire qu'elle ne cherche pas seulement à me revoir !

LE COMTE.

A la bonne heure.

FRANCIS, *s'asseyant.*

Le temps de terminer vos dépêches, rien que ça.

LE COMTE.

Les voici !

FRANCIS.

Ah ! alors je pars, je m'en vais tout de suite. (*Feignant de sortir et revenant.*) Monseigneur n'a rien oublié ?

LE COMTE.

Non, rien, absolument rien.

FRANCIS, *à part.*

Tout est donc fini ?

LE COMTE.

Eh bien ?

FRANCIS.

Je pars, je pars, monseigneur.

LE COMTE.

Ne ménage pas les chevaux.

FRANCIS.

Oh ! non, je ne les ménagerai pas ; pauvres bêtes, ce n'est pourtant pas leur faute. (*A Joanna.*) Madame l'hôtesse, si vous la voyez, dites-lui bien... mais non, non, ne lui dites rien, je vous défends de lui rien dire. Adieu, monsieur le comte, adieu pour toujours.

Il se dirige vivement vers la porte.

## SCENE XVI.

LES MÊMES, LARSONEUR, *entrant dans le plus grand trouble et se rencontrant avec Francis.*

LARSONEUR.

Je donne ma démission, je déclare que je donne ma démission.

LE COMTE.

Au diable le butor ! que nous veut-il ?

JOANNA, *bas à Francis.*

Restez, c'est votre femme qui vous en prie.

FRANCIS, *à part.*

Ma femme !

LE COMTE.

Voyons, qu'y a-t-il ! explique-toi, et surtout parle vite.

LARSONEUR.

Attendez, attendez que je me remette un peu. Ah ! monseigneur, pardonnez-moi, je suis en ce moment l'homme le plus stup... stupéfait de Naples et des Deux-Siciles.

LE COMTE.

Mais parle donc !

LARSONEUR.

Oui : figurez-vous, nous étions arrivés devant sa majesté la reine, une belle femme, et vive, vive



comme une anguille de mer. Mademoiselle, mademoiselle, dit la reine ; alors je saisis la clef, j'ouvre, et je dis : Voilà ! Qu'est-ce qui en sort ? devinez un peu... le farfadet.

TOUS.

Comment ?

LARsONEUR.

Oui, l'affreux farfadet ; quand je dis l'affreux, il est joli comme un bijou ; oui, l'affreux Farfadet qui m'a couvert de soufflets ici même. De quelle manière avait-il pénétré dans la boîte ? j'en avais la clef dans ma poche.

LE COMTE.

Encore une vision de ton cerveau malade.

LARsONEUR.

Une vision ! mais quand je vous dis que ça marche, que ça court, que ça parle, que ça pleure, que ça s'est jeté aux pieds de sa majesté, que ça s'est écrié : « Oh ! ah ! madame, monseigneur... ah ! Francis, hélas ! mon mari... » (*Avec force.*) Ça a un mari, c'te mécanique ! Alors, moi, je suis demeuré stupide.

LE COMTE.

Je le crois facilement.

LARsONEUR.

J'ai reculé, j'ai reculé sans savoir ce que je faisais ; j'ai marché sur les pattes d'un beau petit singe, j'ai marché sur la queue de la reine ; si bien qu'un énorme suisse m'a pris par les épaules et m'a précipité dans les escaliers, que j'ai descendus... sans y mettre les pieds. Oui, j'ai été honteusement chassé ; aussi je donne ma démission, j'exige ma démission.

LE COMTE, à part.

Il y a là-dessous un mystère dont je pourrais bien être la dupe.

LARsONEUR.

Francis, mon ami Francis, le costume que vous portez me dit assez que vous allez courir la poste. Eu bien, partons ensemble : je méprise profondément le beau ciel de l'Italie et ses nuages bleus, et sa mer bleue et son macaroni... jaune ; je veux respirer les brouillards de la Seine, j'ai soif des brouillards de la Seine.

FRANCIS.

Du tout, du tout, je ne pars plus à présent.

LE COMTE.

Et qui donc pourra te retenir à Naples ?

SCENE XVII.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, paraissant au fond.

Moi peut-être, monseigneur.

LARsONEUR, effrayé.

Encore ! (*A Joanna en se mettant derrière elle.*) Il me cherche, ne lui dites pas que je suis ici. (*A*

\* Joanna, Larsonneur, Francis, Juliette, le Comte.

Francis.) Francis, cachez-moi, c'est mon horrible farfadet.

FRANCIS.

Eh ! non, c'est ma femme.

LARsONEUR.

Votre... ah ça ! vous avez donc épousé le diable ?

LE COMTE.

Comment, Juliette ! vous avez eu l'audace...

JULIETTE.

Oui, monseigneur, l'audace d'accompagner Mademoiselle à la cour sans une permission que vous m'auriez sans doute refusée. (*Mouvement du comte.*) Oh ! ne vous fâchez pas, monsieur le comte, sa majesté est ravie, transportée ; elle m'a fait mille complimens sur mon talent, sur mon goût, et s'est écriée que la reine de France était bien heureuse d'avoir des ouvrières comme moi ; cela m'a encouragée à lui parler.

LE COMTE.

A la reine Caroline ? ces petites filles ne doutent de rien.

JULIETTE, à Francis.

Oui, sa majesté m'a paru si bonne que je n'ai pas craint de tout lui dire : que j'avais un mari jaloux, entêté...

LARsONEUR.

Attrape.

JULIETTE.

Qui s'imaginait que monseigneur voulait meséduire.

LE COMTE.

Tu as dit cela ?

JULIETTE.

Ton mari, m'a répondu la reine, doit être...

Elle hésite.

LARsONEUR.

Un sot ; (*mouvement de Francis*) j'y étais, j'ai entendu.

FRANCIS.

Par exemple !

LE COMTE.

Silence, monsieur ; sachez qu'une reine a toujours raison. (*A Juliette*) Enfin ?

JULIETTE.

J'ai ajouté qu'il voulait partir, quand il suffirait d'un mot de vous pour le convaincre de son erreur, et lui faire demander pardon à sa femme.

LE COMTE.

Et qu'a répondu la reine ? qu'a dit de moi sa majesté ?

JULIETTE.

Voici ses propres paroles.

Air d'Aristippe.

Lui, qu'à ma cour à bon droit l'on renomme,  
Ne voudra pas forfaire à son honneur ;  
Il comprendra, comme un vrai gentilhomme,  
Que si l'amour a droit d'être flatteur,  
C'est quand il suit le don de notre cœur.

On la verra respecter l'innocence,  
Quoique parfois mauvais sujet, dit-on.

LE COMTE, *parlé.*

Hein?

JULIETTE.

La reine a pu se tromper, je le pense.

FRANCIS, *parlé, au Comte.*

Du tout, du tout..

*Chanté:*

Une reine a toujours raison.

JULIETTE.

*Même air.*

Mettant le comble à ma reconnaissance,  
Elle ajouta : Si le comte aujourd'hui,  
Noble envoyé d'une reine de France,  
Veut rassurer le cœur de ton mari,  
Il suffira de quelques mots de lui ;  
Qu'il dise donc : « J'en jure sur mon ame,  
» Tu dois bannir un injuste soupçon ;  
» Vilain jaloux, tombe aux pieds de ta femme. »

Et embrasse-la.

FRANCIS.

Faut-il monseigneur?

LE COMTE, *avec humeur.*

Eh!

FRANCIS.

Ah! ma foi, vous l'avez dit.

*Chanté:*

Une reine a toujours raison.

*Il embrasse Juliette vivement à plusieurs fois.*

FRANCIS et JULIETTE, *se donnant la main.*

Une reine a toujours raison.

LE COMTE, *à part.*

Elle m'échappe aujourd'hui; mais je prendrai  
ma revanche.

JULIETTE.

Ah! monseigneur, que de reconnaissance! je  
savais bien que vous ne refuseriez pas de nous ré-  
concilier, et j'étais si heureuse, que j'ai voulu  
que vous le fussiez aussi.

FRANCIS.

Hein?

JULIETTE, *à Francis.*

Oui, tu sais qu'on nous disait ce matin que mon-  
seigneur avait hâte de retourner à Paris pour y  
revoir une femme qui lui est bien chère.

LE COMTE.

Moi?

JULIETTE.

Oui, celle que votre ami...

FRANCIS.

Le marquis de Sannois.

LE COMTE.

Comment, Juliette, vous sauriez...?

JULIETTE, *présentant une lettre.*

Voici ce que la reine m'a ordonné de vous ap-  
porter.

LE COMTE, *enlevant une première enveloppe.*

Que vois-je? une dépêche pour Versailles et  
l'invitation de partir immédiatement. (*A part.*)  
Morbleu!

JULIETTE, *à Francis.*

Il part, nous restons; es-tu content?

Elle lui tend la main.

FRANCIS.

Tu es un ange.

LARSONEUR.

C'est vrai; et moi qui la prenais pour le...  
dam, quand je n'ai pas ma loupe.

LE COMTE, *qui examine la lettre.*

Impossible de différer d'un seul jour, il faut que  
je parte.

FRANCIS.

Monseigneur, la berline est en bas, les chevaux  
sont attelés.

LE COMTE.

Il suffit. (*A part.*) Allons, je suis joué.

JULIETTE.

Moi, je suis couturière de la cour.

FRANCIS.

Moi, je suis, (*vivement*) c'est-à-dire, non.

LARSONEUR.

Et moi, je suis un imbécile!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Doux présage!  
Grâce à monseigneur,  
Oui, le bonheur,  
L'amour, la paix,  
Vont à jamais  
Régner dans { notre } heureux ménage.  
                  { leur }

77685

FIN.

31111

